Une autre lecture de l'espace public : les apports de la psychologie de l'espace : interventions réalisées sur ce thème lors de l'atelier "perception de l'espace"

Lucie Tortel

▶ **To cite this version:**

Lucie Tortel. Une autre lecture de l'espace public : les apports de la psychologie de l'espace : interventions réalisées sur ce thème lors de l'atelier "perception de l'espace". [Rapport de recherche] Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques (CERTU). 1998, 52 p., figures, bibliographie page 46 à 49. hal-02162120

HAL Id: hal-02162120

https://hal-lara.archives-ouvertes.fr/hal-02162120

Submitted on 21 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

RAPPORTS D'ÉTUDE

Certu

Une autre lecture de l'espace public: les apports de la psychologie de l'espace

Interventions réalisées sur ce thème lors de l'atelier «perception de l'espace»

Ministère de l'Équipement,
des Transports et du Logement

Centre d'études sur les réseaux, les transports,
l'urbanisme et les constructions publiques

Collection Rapports d'étude

Publications proposant des informations inédites, analysant et explorant de nouveaux champs d'investigation.
Publications susceptibles d'être amendées ou complétées ultérieurement.

Le Certu publie aussi les collections: dossiers, références, débats.
Catalogue des publications disponible sur http://www.certu.fr

sommaire

introduction p. 5

1. la psychologie de l'environnement
d'après les interventions de Bruno VINCENT et Gustave Nicolas FISCHER
1.1. quelques repères historiques p. 7
1.2. trois principales caractéristiques se dégagent de cette approche p. 8
1.2.1.un souci d'opérationnalité
1.2.2.une vision dynamique de l'environnement
1.2.3.une réponse à des questionnements
1.3. un apport décisif dans quatre domaines p. 9

2. la perception de l'espace : mieux comprendre l'espace vécu
d'après les interventions de Bruno VINCENT et Gustave Nicolas FISCHER
2.1. les trois niveaux de lecture p. 10
2.2. définir les termes « perception » et « représentation » p. 11
2.3. une perception n'est jamais objective p. 12
2.4. une perception sous-entend une évaluation p. 12
2.5. la perception d'un environnement est issue de notre apprentissage social p. 12
2.6. la notion de proxémie - l'apport de E.T. Hall p. 12
2.7. gérer la dualité entre espace intérieur et espace extérieur p. 13
2.8. comprendre les modes de relation à l'espace permet de décoder les ressentis :
2.8.1.provoqués par l'environnement p. 14
2.8.2.les phénomènes de stress générés par des projets d'aménagement p. 14
2.9. le concept de dissonance cognitive p. 15

3. la concertation avec les habitants
d'après l'intervention de Bruno VINCENT
3.1. plusieurs dimensions sous jacentes p. 16
3.2. le questionnement de l'aménageur p. 16
3.3. une concertation spécifique pour le chantier p. 17

4. les méthodes employées : la mesure en sciences humaines
d'après l'intervention de Bruno VINCENT
4.1. les techniques d'entretien p. 18
4.1.1. les entretiens semi-directifs
4.1.2. les entretiens non directifs
4.1.3. les entretiens directifs - le questionnaire d'enquête
4.1.4. la technique de l'entonnoir
4.1.5. l'échantillon
4.2. les compétences requises p. 20
4.3. des études sur site p. 20
4.4. deux applications
4.4.1. espace et bruit p. 21
4.4.2. l'orientation spatiale dans le contexte urbain p. 21
4.5. exemple d'une recherche psychosociologique : la réhabilitation d'un immeuble de grande hauteur p. 22

5. un exemple de méthode : les cartes mentales
d'après l'intervention de Gustave Nicolas FISCHER

5.1. la méthode p. 25
5.2. les objectifs : mettre en évidence 3 composantes essentielles : p. 26
- l'identité d'un espace
- la signification d'un environnement
- la structure de l'environnement

5.2.1. les délimitations de l'espace p. 26
5.2.2. les sous ensembles urbains p. 27
5.2.3. les points de repères p. 27
5.2.4. les itinéraires et interconnexions p. 27
5.3. la fonction des éléments structurants p. 27
5.4. les facteurs d'influence
5.4.1. l'expérience p. 28
5.4.2. l'âge p. 29
5.4.3. le mode de transport p. 29
5.4.4. exemple d'application : infrastructures routières et quartiers p. 29
5.4.5. le statut social p. 30
5.5. les cartes mentales : évaluation de l'outil p. 30

6. approche psychologique de nos relations à l'espace
intervention de Pierre DOSDA

6.1. les interactions entre espace privé et espace public p. 31
6.1.1. investissement psychique de l'espace p. 31
6.1.2. les spécificités de la relation à l'espace intérieur et à l'espace extérieur, dedans/dehors p. 32
6.1.3. identification à l'espace, par l'espace p. 33
6.2. les mécanismes d'appropriation de l'espace et les conflits d'appropriation p. 36
6.3. les intrusions et les conflits : d'usage, d'appropriation, d'identité p. 37
6.4. les usages, les « mésusages », et les non-usages de l'espace public p. 39
6.4.1. l'usage pour construire l'identité sociale p. 39
6.4.2. les identifications négatives p. 39
6.5. conclusions de l'intervention p. 43

7. bilan d'étape de l'atelier « perception de l'espace » p. 44

8. bibliographie p. 45

Introduction

L'acte de construire, d'aménager ou de gérer les espaces publics relève des sciences de l'ingénieur, de l'architecte, des aménageurs, des urbanistes, mais aussi des sciences sociales ; en effet, cet acte prend réellement tout son sens pour celui qui utilise l'espace. Dès lors positionner l'utilisateur de l'espace au centre des projets d'aménagement doit constituer une priorité pour tous ceux dont la mission est d'aménager des espaces de qualité répondant aux attentes des utilisateurs.
Dans ce but, le CERTU a engagé une démarche complémentaire aux approches techniques classiques. Elle vise à promouvoir **une lecture de l'espace** via les sciences humaines et la psychosociologie de l'environnement. De là est née l'idée d'un lieu d'échanges permettant d'aborder cette approche par les sciences humaines, et la mise en place de l'**atelier « perception de l'espace »** en janvier 1997.
Ce document a pour objet de rendre compte des journées qui se sont déroulées en 97 et début 98. Il ne constitue pas le recueil des actes des journées, au sens strict du terme, puisque n'y figurent pas, in extenso, l'intégralité des interventions (exposés, réactions ou discussions du public.
Il reprend les idées principales émises lors des quatre journées et des éléments de réflexion qui paraissent intéressant à relever dans le cadre du sujet abordé.
Le ton n'est donc pas uniforme puisque se trouvent entremêlés des éléments variés : exposé magistral de Pierre DOSDA, points forts mis en évidence par Bruno VINCENT, ou GN FISCHER, ainsi que des cas d'applications et des commentaires.
Les participants à l'atelier sont d'origines professionnelles diverses : chargés d'études du CERTU[1] et des CETE[2], chercheurs de l'ENTPE[3], du laboratoire RIVES[4], DDE[5] (services aménagement), agences d'urbanisme, universitaires.... Cet atelier est également ouvert à toutes les personnes souhaitant faire partager une approche innovante de l'espace qui intègre le facteur humain.
Les journées ont été animées par des spécialistes de la psychologie appliquée à l'espace :
- **Bruno VINCENT**, psychologue de l'environnement, consultant au Cabinet Procom, et chargé de cours à l'Université LyonII, avec la participation de **Georges CAMU**, chargé d'études au CETE du Nord,
- **Pierre DOSDA**, psychologue clinicien et professeur à l'école d'architecture de Lyon,
- **Gustave Nicolas FISCHER**, psychologue et directeur du département de psychologie à l'université de Metz

Trois objectifs ont présidé à la création de cet atelier :

- Privilégier la place de l'homme au centre des projets d'aménagement :
  * en développant une approche qui prend appui sur les besoins des utilisateurs, leurs ressentis, leurs attentes en positionnant l'individu comme élément principal, au centre des projets d'aménagement.
  * en mettant à la disposition des praticiens de l'espace public les éléments de base de la psychologie de l'environnement ,

Les apports des sciences humaines, en effet, peuvent permettre une meilleure compréhension des mécanismes psychiques et sociologiques en jeu lorsqu'on parle du rapport individu / espace bâti : représentations sociales, perception, appropriation de l'espace, et ainsi permettre une amélioration de la qualité des espaces bâtis en diminuant le décalage entre espace conçu et espace vécu.
Cette démarche de compréhension apparaît nécessaire à la conception d'espaces urbains mieux compris et mieux acceptés par les populations.

---

[1] CERTU : Centre d'Etudes sur les réseaux, les Transports, l'Urbanisme et les Constructions Publiques
[2] CETE : Centre d'Etudes Techniques de l'Equipement
[3] ENTPE : Ecole Nationale des Travaux Publics de l'Etat
[4] RIVES : Laboratoire de Recherches Interdisciplinaires villes, espaces, Société
[5] DDE : Direction Départementale de l'Equipement

Bien entendu, cette approche ne prétend pas se substituer à l'approche plus technique en matière d'urbanisme et d'aménagement, ni apporter une solution unique et complète. Elle est nécessaire et complémentaire, en essayant d'intégrer le facteur humain.

- Echanger entre praticiens :
  Cet atelier vise à réunir les équipes travaillant sur les espaces publics. Il a pour vocation d'être ouvert le plus largement possible à tout public concerné : chargés d'études, chercheurs, architectes, aménageurs, urbanistes, chefs de projets-ville, assistantes sociales, techniciens des villes, décideurs.. Il a pour but :
  - d'échanger,
  - de débattre sur l'apport des sciences humaines dans l'aménagement et son application opérationnelle,
  - mais aussi de dépasser le simple échange intellectuel en travaillant sur des cas d'applications, présentés par les participants, issus de leur expérience professionnelle et sur lesquels nous essayons d'appliquer une démarche.

- Etre opérationnel :
  Au-delà d'un lieu d'échanges intellectuels, l'atelier doit servir à alimenter notre réflexion sur le thème générique du périurbain sur des sujets tels que : l'appropriation des espaces publics des grands ensembles, la concertation avec les habitants, les pratiques sociales dans les nouvelles centralités, les nouveaux modes de vie en périurbain,...
  Il a également comme objectif de présenter des outils et des méthodes de lecture de l'espace développés à partir des sciences sociales.

1. LA PSYCHOLOGIE DE L'ENVIRONNEMENT

d'après les interventions de Bruno VINCENT les 16.01.97 et 10.04.97 et de Gustave N. FISCHER le 20.02.98

La psychologie de l'environnement représente un nouveau domaine de savoirs en sciences humaines : à coté des disciplines traditionnelles qui étudient l'être humain dans ses conduites psychologiques et sociales, elle appréhende l'individu à travers son insertion dans des lieux, en considérant qu'on ne peut l'isoler de son milieu. L'environnement agit sur l'être humain qui, à son tour, agit sur les facteurs spatiaux qui le déterminent.
La psychologie environnementale étudie les relations entre l'individu et son environnement, le rôle de celui-ci et ses multiples influences sur le comportement humain. Elle permet de mettre en évidence l'importance de l'expérience sociale qui se vit dans les relations avec les différents environnements : ces rapports ne sont pas seulement fonctionnels mais aussi d'ordre émotionnel, imaginaire ou symbolique.

1.1. Quelques repères historiques

La psychologie de l'environnement est née aux USA après la première guerre, dans une période marquée par la notion de progrès, de croissance, de concentration urbaine et d'accroissement des modes de production. Afin de mieux maîtriser le phénomène, les aménageurs américains ont très tôt essayé de comprendre les processus psychiques mis en cause lors des phénomènes d'aménagement. En ciblant sur le thème de l'espace urbain, les recherches nord-américaines se sont développées à partir de préoccupations concrètes, afin d'améliorer des modes de fonctionnement et d'aménagement de l'espace.[6]
Le thème de l'environnement urbain est né dans les années 1920-1940 à Chicago, ville qui a connu un développement considérable en passant de 5000 habitants à la fin du 19ème siècle, à 3,5 millions dans les années 40. Cette explosion urbaine a généré des problèmes sociaux énormes. A cette époque un groupe de travail s'est intéressé aux liens existants entre les caractéristiques de l'espace urbain et les problèmes sociaux, et notamment les bandes, la prostitution organisée, les vols...
On a alors fait le lien entre la manière dont fonctionnait le système urbain et ses conséquences sur le comportement des individus. A partir de ce champ de recherche s'est développée ce qu'on a appelé **l'école de Chicago,** qui elle-même a donné lieu à toute une orientation de recherche : l'écologie urbaine.
Ce concept a été introduit en France depuis quelques années mais c'est un concept ancien qui a permis de mettre en évidence des liens d'interdépendance et d'interactions entre les caractéristiques d'un aménagement et ses effets du point de vue social. La démarche a pris un réel essor dans les années 70 dans un contexte de croissance et de développement des conflits et de recours juridiques.

La psychologie de l'environnement s'est développée ensuite en Grande Bretagne et en Europe du Nord en raison d'une sensibilité plus forte aux problèmes de l'environnement.
On peut citer quelques étapes[7] :

* **Lewin** a mis en évidence l'interdépendance entre la personne et son environnement en montrant le rôle structurant de l'espace comme champ de valeurs ;

---

[6] nous verrons p. 21 les exemples relatifs au bruit et à l'orientation spatiale
[7] les références des ouvrages cités dans ce chapitre seront détaillés dans la bibliographie en fin de document

* dans une autre perspective, **Merleau-Ponty** (1976) a dégagé l'idée d'espace vécu et d'espace perçu ;
* tandis que **Ittelson** (1978) a abordé la psychologie de l'environnement comme « l'étude du comportement humain en relation à l'environnement défini et ordonné par l'homme ».

Les chercheurs français ont également contribué à faire évoluer la discipline :
Cet axe de recherches a été repris dans les années 50 par **Chombard de Lawne,** un des pionniers de la sociologie urbaine. Il s'est intéressé au problème de la densité urbaine et à ses effets sur le comportement, en particulier en travaillant sur le concept de « crowding », c'est-à-dire le sentiment d'entassement ou d'étouffement ressenti dans un contexte urbain. Il a ainsi démontré, en partant de l'exemple de logements sociaux dans la région parisienne, que l'entassement dans un logement pouvait donner lieu à des comportements d'ordre pathologique dans le contexte urbain en fonction, entre autres, de l'environnement, mais aussi de la condition sociale des gens observés.
A la fin des années 70, on assiste à une approche pluridisciplinaire de la relation homme / espace :

* sous l'angle psychologique, social et culturel dans les ouvrages de **A. Moles** (1997), qui préconise que « l'espace n'existe que par ce qui le remplit » ;
* avec l'approche des stress environnementaux et les études de **Moser** (1992) et **A. Moch,** « stress de l'environnement »(1992) et « la sourde oreille » (1985),
* en s'appuyant sur les recherches de **G.N.Fischer** dans l'ouvrage « Psychosociologie de l'espace » (1979) ;
* ou au travers des approches de **Rohmer**, de **Levy Leboyer** « Psychologie et environnement », mais aussi de **Morval** dans « Introduction à la psychologie de l'environnement »(1981)

Même s'il existe des théories propres à la psychologie de l'environnement, on peut constater un lien étroit avec un ensemble de courants et disciplines connexes. Cette discipline privilégie la pluridisciplinarité et la collaboration avec différents praticiens d'horizons différents : architectes, urbanistes, aménageurs, ingénieurs, ainsi que le lien entre divers domaines : les statistiques, l'informatique, la physiologie, voire l'ergonomie...

1.2. Trois caractéristiques principales se dégagent de cette approche :

1.2.1.La première vise **un souci d'opérationnalité** en parallèle à une réflexion théorique :

* conduisant à réfléchir sur une pratique
* caractérisée par un souci de réalisme, de mise en pratique,
* visant à apporter des solutions et des améliorations au cadre de vie,
* et à favoriser l'échange entre des milieux très différents (architectes, techniciens, chef de projet, ...)

1.2.2.La seconde privilégie **une vision dynamique** de l'environnement

Le rapport à l'environnement doit être abordé de façon dynamique, au sens de l'évolution et de l'adaptation de l'homme à son contexte environnant : le propre de l'homme est de réagir à l'environnement et il est intéressant d'étudier cette adaptation. En effet, l'environnement n'est jamais neutre ; il est toujours l'expression d'un système social et il est donc nécessaire d'étudier le système dans sa globalité, sa complexité.
Enfin, un environnement ne détermine pas le comportement de l'individu au sens où il n'est jamais seulement subi. Il rentre en résonance avec la

personnalité de l'individu : il est inséparable des motivations personnelles, des systèmes de valeurs du sujet, de ses limites.

1.2.3.La troisième caractéristique est de **répondre à des questionnements** :

* **sur la perception de l'espace :** comment l'homme **évalue-t-il, perçoit-il** le monde dans lequel il évolue ? arrive t-il a différencier les différents univers mis en cause : l'univers du symbolique, du réel, ou celui de l'imaginaire ?
* comment les **caractéristiques physiques** de l'environnement influent-elles sur les conduites ?
* quels sont les **besoins** des individus en matière d'environnement ?
* quels **rapports** l'homme entretient-il avec son environnement ? Par exemple, en matière d'appropriation : l'espace est l'objet de pratiques et d'interventions diverses définies sous le terme « appropriation » qui permettent de démontrer que le comportement humain dans l'espace public n'est pas un système passif. Il exerce sur l'espace une emprise physique ou psychologique, ou les deux. A partir de ce constat, il peut être intéressant de repérer :
  - quels sont les processus humains mis en place ?
  - comment qualifier les relations entre l'histoire personnelle de l'individu et la perception de son environnement[8] ?
  - quelles sont les interactions entre appropriation des lieux et histoire des groupes sociaux ? qu'est ce qui prédomine ? en effet, l'expérience issue du vécu des grands ensembles - les phénomènes de dégradation par exemple - montre que l'appropriation n'est pas forcément dictée par l'histoire personnelle.
  - quels besoins pour l'individu de s'approprier l'espace, de le contrôler ?

1.3. un apport décisif dans quatre domaines

La psychologie de l'environnement, telle que nous venons de la décrire a permis d'enrichir considérablement notre connaissance dans quatre domaines, qui feront entre autres, l'objet des chapitre suivants :

- la perception de l'espace,
- la concertation
- la prise en compte des contraintes d'aménagement
- et la communication autour du projet

[8] Cet aspect sera traité plus précisément par Pierre Dosda

2. LA PERCEPTION DE L'ESPACE : MIEUX COMPRENDRE L'ESPACE VECU

d'après les interventions de Bruno VINCENT les 16.01.97 et 10.04.97 et de Gustave N. FISCHER le 20.02.98

La perception de l'espace s'inscrit dans le cadre des recherches traditionnelles sur la perception en psychologie.
La perception, c'est d'abord l'objet d'une expérience vécue : par définition, l'espace vécu est l'espace perçu ; on ne peut séparer le fait que l'individu vit, ou utilise, l'environnement et la manière dont il le perçoit. L'individu, dans son expérience, se construit en permanence des images de l'espace dans lequel il vit. On vit toujours dans un environnement, dans un espace donné, et c'est à partir de l'expérience dans l'espace qu'il faut aborder la question de la perception. Il est nécessaire auparavant de revenir sur les différents niveaux de lecture de l'espace.

2.1. Les trois niveaux de lecture de l'espace

Les psychologues ont l'habitude de différencier ce qui nous entoure en trois niveaux : le réel, l'imaginaire et le symbolique.

Le niveau du réel est décrit à partir des **caractéristiques physiques** d'un objet, d'un environnement ; il détaille ce qui le constitue. Ce sont des faits objectifs, raisonnés, logiques.

ex[9] : « cet espace a été réhabilité , les halls d'accueil ont été cloisonnés afin d'essayer de retrouver une certaine intimité »
« les balcons servent souvent à faire sécher le linge »

Le niveau de l'imaginaire, en prenant une image simplificatrice, ramène au **rêve** ; le rêve est une production de l'imaginaire dans le sens où il fait abstraction du réel en ignorant les lois du naturel, les lois de la réalité : tout est permis.

« un hall d'accueil, cela devrait être un espace où l'on trouve de tout, où chacun puisse se sentir chez lui .... »
« je suis sûre que derrière les boites aux lettres, il y a du trafic de drogue »

Le niveau du symbolique ramène au **sens** des mots , des représentations.

« ce hall d'accueil , c'est une véritable prison »
« le pied de la tour est considéré comme une poubelle »
« la façade avant, c'est la façade noble, la façade arrière c'est le rebut »

Cette distinction de niveaux est importante pour évaluer notre perception de l'espace ; il est toujours pertinent de savoir quelle dimension on va évaluer, avec quels outils ? est-ce l'imaginaire ? est-ce le réel ? le symbolique ? les représentations ?

l'exemple des tags :

On a évoqué l'importance de l'approche des trois dimensions de l'espace : réelle, symbolique, imaginaire. Le phénomène des tags urbains peut à ce titre, servir d'illustration.:

Si vous interrogez les gens, personne n'est pour les tags, mais néanmoins 0.1 ou 0.2 % de la population va imposer, d'une certaine façon, son vécu au reste de la population. Et on voit bien que ce comportement exceptionnel a un pouvoir important sur la vie sociale.

On peut rapprocher ce phénomène, par analogie, à une citation de Freud : « l'inconscient sort par la porte et rentre par la fenêtre... »

[9] les citations qui suivent sont issues d'une enquête réalisée à Loos, par le CETE de Lille, dans un immeuble de grande hauteur en cours de réhabilitation.

Et les tags c'est un peu cela ..Dire que c'est interdit, ça n'arrête pas le mécanisme. Par contre s'intéresser à l'origine du processus peut permettre de travailler sur les causes et peut-être pouvoir socialiser et canaliser le phénomène.

L'explication du tag peut être posée en terme d'appropriation ou au contraire de désappropriation d'un lieu en le détruisant ? Il est évident que ces deux dimensions sont présentes dans le tag .

On s'aperçoit dans les quartiers DSQ que des populations très attachées à leur quartier, laissent en même temps voir des signes de refus de cet environnement à travers le tag .

Il y a vraiment les deux dimensions et cela ramène à nos pulsions amour/haine, attirance/rejet, amour/destruction.

La psychanalyse considère que nous avons en nous deux pulsions qui cohabitent : la pulsion de vie et la pulsion de mort qui fait que notre vie durant nous gérons, tant bien que mal, l'équilibre entre ces deux pulsions : j'aime/je hais, j'aime/je détruis.

On est toujours dans une ambivalence et le tag semble être un bon marqueur de cette ambivalence par rapport à l'environnement urbain. Le « tagueur » vit dans un cadre qu'il considère comme sien mais en même temps qu'il refuse .

2.2. Définir les termes « perception » et « représentation »

Il est important de définir clairement deux concepts fréquemment utilisés en psychologie de l'environnement : perception et représentation. Ce qui les différencie : la perception s'appuie sur le réel, alors que la représentation est issue de l'imaginaire, de l'évocation .

Par exemple, si un objet est fabriqué sous nos yeux par un artisan, on aura une perception de sa fabrication, en fonction du ressenti que le travail de l'artisan nous a suggéré (travail dur, facile, minutieux, grossier, froid, chaud, etc.). Par contre dans notre société industrialisée, qui nous propose des produits finis, il est nécessaire de passer par la représentation, qui nous permet d'évoquer, d'imaginer, de façon juste ou fausse, le processus de fabrication. Ainsi que perçoit-on devant le graveur de pierres, l'artisan verrier, la couturière, le maçon, le grutier... et quelle représentation avons-nous de la fabrication de la nourriture pour chat, du monde de la haute couture, du métier de journaliste ?

En résumé, une représentation, c'est la reconstruction subjective d'un objet en son absence, c'est l'évocation mentale qu'un mot, un objet, un lieu, provoque.

Autre exemple, lorsque qu'un adolescent choisit une orientation vers un métier, il fonctionne souvent selon ses propres représentations du métier envisagé : un pompier c'est ça, une infirmière fait cela, etc. d'où quelques risques de décalages avec la réalité et des désillusions à gérer[10]. Une représentation repose sur une vision essentiellement **subjective** issue de notre éducation, notre culture, de nos propres valeurs, d'où l'importance de la confrontation avec la réalité et la désillusion possible.

[10] Pour Ittelson (1973), l'environnement est intégré au moyen **d'images intériorisées** qui s'élaborent par des **représentations sélectives** et donc **subjectives** de l'environnement, d'où l'existence de **décalages** qui peuvent être importants entre environnement objectif et réel et environnement perçu.

Pour Levy Leboyer (1980), la **perception** des caractères physiques de l'environnement est inséparable de l'évaluation affective, esthétique, normative, sociale, culturelle »

2.3. Une perception n'est jamais objective

Nos perceptions ne sont jamais objectives, elles sont toujours fonctions de nos croyances : une perception passe par le filtre de nos ressentis, elle sélectionne. On constate que dans les mécanismes de perception de l'espace, deux processus particuliers sont mis en œuvre : d'une part un processus de sélection d'informations, et d'autre part, un processus de déformation. Autrement dit, nous ne perçevons jamais TOUS les éléments qui constituent notre environnement et notre perception n'est jamais objective, nos perceptions sont déformées parce que l'on ne perçoit que ce qui nous intéresse : nous allons donc par conséquent chercher dans l'environnement des éléments d'informations pour confirmer nos attitudes antérieures.

Par exemple, si j'ai ouï dire que tel quartier est mal famé ou au contraire ultra chic, lorsque j'irai dans ce quartier, je vais avoir tendance à développer un mode de perception en relation avec ma position antérieure : très souvent, **on perçoit comme on croit.**

C'est ainsi qu'en tant qu'aménageur, il est intéressant de voir comment nos propres perceptions conditionnent notre manière d'agir sur notre environnement. Si quelqu'un croit qu'il est impossible de changer les choses sur un espace donné, il aura tendance à renforcer sa perception dans ce sens. De même s'il est persuadé qu'un changement serait très bénéfique.

2.4. Une perception sous-entend également une évaluation

Percevoir un environnement, c'est aussi le juger en portant des appréciations positives ou négatives, qui seront autant d'indices pour comprendre le sens qu'on lui donne. S'intéresser à la question de la perception de l'espace, c'est pouvoir dégager des critères qualitatifs sur un aménagement donné et donc éventuellement le modifier, le réaménager ou au contraire, ne pas le toucher.

2.5. La perception d'un environnement est issue de notre apprentissage social

De nombreux éléments de l'environnement, considérés comme naturels, sont en fait le résultat de l'apprentissage social qui nous a permis d'intégrer des normes, des valeurs qui lui sont propres. Il en est ainsi des édifices religieux qui sont porteurs d'indices sacrés dans notre culture, l'espace physique construit véhiculant une symbolique et l'image d'un espace qui relie la terre au ciel, symbolisé dans notre culture par le clocher de l'église. Dans d'autres cultures, cela fonctionne différemment (les minarets, les temples..), alors qu'au Japon, on ne trouvera pas ce type de symbole, de fonction.

De la même façon, on adapte notre comportement en fonction du lieu. On se comporte différemment en entrant dans un bistrot ou dans une église ; on se comporte d'une façon adaptée aux normes véhiculées par l'espace. La perception des espaces est donc liée aux valeurs sociales attachées aux lieux ; tout espace est perçu comme un langage en fonction d'un répertoire culturel, propre à un groupe donné. Il est donc important de le connaître pour comprendre la manière dont les choses sont perçues.

2.6. La notion de proxémie : l'apport d'E.T. Hall

Dans la même ligne, on peut évoquer le rapport entre distance sociale et distance personnelle. L'apport d'E.T.Hall et ses recherches sur l'espace social et personnel a été prépondérant. Dans son célèbre ouvrage, « la dimension cachée », il a mis en évidence divers types de distances, également nommées « bulles », qui peuvent être intimes, personnelles, sociales, publiques. Elles impliquent que, selon les cultures et les situations, les personnes interagissent en utilisant l'espace de façon différente.

> *« Si l'on considère l'individu humain à la manière des anciens marchands d'esclaves, et si l'on mesure son besoin d'espace en termes de limites*

corporelles, on néglige les conséquences que peut entraîner la surpopulation. Mais si l'on envisage l'homme comme entouré d'une série de « bulles » invisibles dont les dimensions sont mesurables, l'architecture apparaît alors sous un angle radicalement différent.(..) On comprend qu'il puisse être contraint à des comportements ou à des manifestations émotives qui sont le signe évident d'un stress trop violent. A mesure que le stress devient plus sévère, la sensibilisation à l'entassement s'élève également »[11]

Il compare différentes cultures (allemande, américaine, française, japonaise et arabe) en montrant les différentes utilisations de ces distances et de rapports à l'espace. Il désigne par le terme de « proxémie » l'usage que l'homme fait de l'espace en tant que produit culturel spécifique et évoque la dimension cachée, celle de l'espace nécessaire à l'équilibre de tout être humain. Pour l'homme, elle est culturelle. Chaque civilisation a sa manière de concevoir les déplacements du corps, l'agencement des maisons, les frontières de l'intimité.

Ainsi, si on ne connaît pas les valeurs culturelles d'un groupe donné, on ne peut pas savoir comment fonctionne l'espace. Pour cela il faut prendre en compte un certain nombre d'invariants de base, qui peuvent être, par exemple, la place de la femme dans le logement, le rapport à la nourriture dans la culture, le lieu de l'intimité, etc. Ces indicateurs donnent une idée de la manière dont l'espace est organisé, et investi.

2.7. Gérer la dualité entre espace intérieur et espace extérieur

Au-delà de l'impact du culturel, d'autres facteurs semblent essentiels dans notre perception de l'espace et permettent d'aborder la question du **dedans** et du **dehors**, c'est-à-dire de l'espace de l'intime, du privé, de l'intérieur, en opposition avec l'espace public, extérieur. Cette dualité entre l'intérieur et l'extérieur des lieux s'inscrit dans la continuité de notre vécu intérieur et de notre ressenti de l'environnement extérieur et est issu de ce qui a été construit dans l'enfance. Pierre DOSDA reviendra largement sur cette idée.

D.J.WINNICOT[12] est un psychiatre anglais qui a beaucoup travaillé sur le développement de l'enfant dans son rapport à l'environnement, en mettant en évidence, en particulier l'importance de l'espace transitionnel, ou de l'objet transitionnel. Pour lui, l'enfant a besoin pour passer de la relation maternelle à une relation sociale, d'un espace, ou d'un objet, neutre, qui sert d'espace-tampon entre lui, la mère et l'espace extérieur. Cet espace nommé espace transitionnel, lui permet de sortir de l'espace maternel sans heurt, et d'opérer le passage physique mais aussi psychologique entre un environnement satisfaisant et sécurisant - le dedans - et un milieu extérieur vécu comme dangereux - le dehors.

Symboliquement, on va retrouver cette fonction d'espace transitionnel dans tous les espaces d'accueil ou de passage, l'entrée des habitats, les sas d'immeubles. Peut-on émettre l'hypothèse que la dégradation des entrées d'immeubles tient au fait qu'elles ne jouent plus leur rôle de sas, de rite de passage, d'espaces de transition et n'offrent plus cette capacité pour les individus de passer d'un monde perçu comme menaçant à un monde perçu comme sécurisant ? Ceci reste à démontrer plus finement.

Cela nous amène vers un autre débat concernant l'espace **ouvert** ou **fermé**, la délimitation de l'espace par des barrières, des frontières, des marquages, et la notion **d'appropriation** de l'espace. Cette notion d'appropriation correspond à une des fonctions premières d'un espace qu'il soit public ou privé : celle de produire un environnement susceptible d'être approprié par les populations qui le fréquentent .

---

[11] p.159-160

[12] voir bibliographie en fin d'ouvrage

Attention, ne confondons pas appropriation et propriété ; l'appropriation d'un lieu se réfère à l'usage qui en est fait, en fonction de la représentation que chacun a du lieu. Ainsi, l'observation montre différentes populations qui s'approprient certains squares de centre ville de diverses façons : que ce soient les clochards du quartier qui en font leur résidence principale, leur « chez eux », les mamans et leurs enfants qui l'utilisent comme leur jardin, les enfants comme leur cour de jeux, ou les amoureux comme leur lieu d'intimité.
Pour chacun d'entre eux, le square évoque un usage particulier. D'où bien entendu, certains conflits d'usage qui semblent de fait incontournables, comme le montre également Ch.PORNON dans son observation de la place des Terreaux réhabilitée[13] (voir plus loin, l'interprétation de Pierre DOSDA à ce sujet).

2.8. Comprendre les modes de relation à l'espace permet de décoder les différents ressentis de l'être humain :

2.8.1. il faut tout d'abord considérer les ressentis **provoqués par l'environnement.**

Un espace est perçu et qualifié socialement selon trois modalités :

* **fonctionnelles**, c'est à dire que l'on perçoit à ce niveau la fonctionnalité du lieu et/ou les besoins des utilisateurs en termes fonctionnels : confort/inconfort, sécurité, utilité...Cette dimension est celle qui prédomine généralement lors d'opérations d'aménagement, c'est la dimension fonctionnaliste du technicien de l'espace qui applique des solutions standardisées.
* une seconde modalité de la perception porte sur les aspects **symboliques**, dans ce cas l'accent est mis ici sur les valeurs véhiculées par le lieu. La valeur symbolique d'un objet influence parfois la réaction des personnes. On a pu, à ce titre, montrer que la non-intégration paysagère d'un écran acoustique pouvait avoir des conséquences sur la perception de son efficacité par les riverains.
* enfin, il y a un troisième niveau, **émotionnel**, qui nous informe sur les ressentis perçus par les usagers du lieu.

Dans ces deux dernières dimensions, l'espace ne se réduit pas à des propriétés matérielles, il communique un message sur les occupants, les besoins, les attentes et une signification plus globale des lieux.
Une réhabilitation de grands ensembles, peut est menée selon des modalités uniquement fonctionnelles en terme de confort, de sécurité. On verra plus loin, dans le cas de la réhabilitation de la tour Kennedy, que l'enquête réalisée auprès des habitants a permis d'aborder toutes les dimensions et d'adapter la réhabilitation aux attentes des habitants. Elle a également permis de décoder les valeurs symboliques des lieux : la tour Kennedy pour les habitants, était un objet connoté sale, obscur, insécure dans un quartier ressenti comme sans problème majeur. Il y avait donc un problème d'image à revaloriser, ce qui a été traduit en terme d'aménagement de la tour et de l'espace extérieur.

2.8.2. mais aussi les phénomènes de stress générés par des projets d'aménagement.

Ceci renvoie à évoquer notre angoisse naturelle face à tout changement : un projet d'aménagement est souvent générateur de stress pour les habitants. Cette angoisse est d'autant plus forte que le projet est imposé ; on retrouve cette difficulté dans bon nombre de situations.

---

[13] Christophe PORNON « colonisation d'une place vide : les Terreaux », Lyon, aleas éditeur; coll.Pour mémoire, ENTPE, Aléas

L'aménageur est, par définition, quelqu'un dont a priori, on se méfie car il modifie le futur et le devenir des lieux. De ce fait, il fait naître des représentations dans l'imaginaire des habitants, avec toute la connotation subjective et fantasmatique que cela suppose. Même s'il laisse à penser que son aménagement est fait pour améliorer le cadre de vie, il est certain qu'un environnement connu est plus rassurant qu'un environnement à venir, même supposé meilleur. L'aménageur doit toujours avoir à l'esprit cette composante.
Notre perception de l'environnement met également en jeu notre capacité à maîtriser l'espace et entre autres, à pouvoir faire face à la disparition ou aux changements de cet espace. Si cet espace est modifié, s'il est imposé d'une autre façon, quelle est notre capacité à agir ? Plus une population est dite captive, pour des raisons d'ordre psychologique ou économique, plus les variations de l'environnement vont être vécues de façon individualisées puisque les habitants n'auront pas la possibilité d'influencer leur environnement, ou de fuir, ou de créer de nouvelles adaptations.

2.9. Le concept de dissonance cognitive

Ce concept fait référence à des connaissances déjà anciennes. On parle de « dissonance cognitive » lorsqu'un sujet est confronté à un environnement qu'il juge insatisfaisant, mais pour conserver une certaine cohérence par rapport à son vécu, le sujet ne reconnaît pas l'inadaptation de son environnement.
Pourquoi le sujet est-il obligé de mettre en place de tels mécanismes de défense ?
Parce que cela remet trop de choses en cause, entre autre le fait que reconnaître qu'on vit dans un environnement dévalorisant, c'est se dévaloriser soi même, d'ou un besoin inconscient de se protéger.
On retrouve ce phénomène lors d'enquêtes dans des quartiers « défavorisés », ou par exemple, dans des entreprises en perte de vitesse. Si un événement est particulièrement gênant, traumatisant par rapport à l'image de soi, le sujet peut avoir tendance à l'ignorer, à le refouler, à ne pas vouloir l'aborder, à ne pas vouloir mettre en péril certains équilibres de sa vie psychique ou sociale. En psychanalyse, cela s'appelle la dénégation.
Il faut donc être vigilant et comprendre que les individus concernés mettent en place des mécanismes de défense pour se protéger, qu'il est nécessaire d'identifier afin d'éviter le phénomène « langue de bois ».

3. LA CONCERTATION AVEC LES HABITANTS

d'après l'intervention de Bruno VINCENT le 16.01.97

La sensibilité de la population à son environnement et à son cadre de vie a connu une importante progression ces dernières années. Les demandes et attentes des citadins se sont accrues en matière de prise en compte de l'environnement ou de lutte contre la pollution (au sens large) en particulier. Les attitudes de réaction ou de rejet sont de plus en plus fortes dans le domaine de l'aménagement et cela induit la nécessité de construire AVEC l'habitant - usager, en l'associant au projet le plus en amont possible. Ce processus prend de l'importance. Il est devenu aujourd'hui incontournable lors de l'élaboration de tous projets. L'usager d'aujourd'hui est un Homme averti, communicant, et un partenaire à part entière avec qui il faut composer.

3.1. plusieurs dimensions sous jacentes :

Plusieurs dimensions apparaissent dans la notion de concertation. C'est l'occasion privilégiée pour :

- recueillir les **attentes et les besoins** de l'usager sur le projet prévu,

- mais aussi pour **adapter les solutions techniques** aux spécificités des populations, des situations et des contextes. En effet, quel est le bénéfice d'un aménagement urbain déserté, ou dégradé, ne correspondant ni à un besoin, ni à une prise en compte des habitudes du groupe social ? L'intégration de données sociologiques, ou économiques par le technicien de l'aménagement peut garantir une meilleure acceptation et intégration d'un projet et aboutir à des ajustements techniques faisant correspondre réalités et perceptions des populations issues de la diversité des divers groupes sociaux. On le verra dans l'exemple de la tour Kennedy à Lille[14] où les pompiers présents dans l'allée, sont assimilés à des policiers alors que leur présence est obligatoire dans un immeuble de grande hauteur. La réponse en terme d'aménagement a été la construction d'un local permettant l'isolement des pompiers tout en maintenant leur présence.

- Plus implicitement, la concertation renvoie au **sentiment d'être consulté**, d'être pris en compte en tant qu'individu, être de parole, en redonnant par le discours un droit à l'existence bien souvent en perte de vitesse, dans les quartiers dits « difficiles », par exemple. Le travail préalable de réflexion concertée facilite l'aménagement et l'acceptation des nouveaux locaux d'habitation, leur appropriation.

3.2. le questionnement de l'aménageur

Le processus de concertation aborde différentes questions par rapport au positionnement de l'aménageur.

- Celui-ci se trouve souvent confronté à un dilemme : il ne peut résoudre l'ensemble des perceptions individuelles ; il y a donc nécessité de **trouver une réponse collective** au travers d'un consensus obtenu par le dialogue et l'échange entre parties, et reconstruire un **projet commun** appropriable par le groupe, **partagé**, qui permet de dégager des « invariants » qui faciliteront l'élaboration d'un projet commun. Par le terme « invariant » il faut entendre les dénomitateurs communs à l'ensemble des parties.

[14] voir p. 22 le cas cité

Cela suppose également que les « interlocuteurs - habitants » soient porteurs et représentatifs de la parole habitante.

- Il faut également tenir compte de la confrontation et des interférences entre les **représentations** de l'aménageur et celles de l'usager qui sont souvent la cause des décalages en terme d'usage.

- Cela suppose également que les aménageurs prennent clairement parti et soient capables d'assumer leur position ; d'où un décryptage souvent nécessaire du **jeu des acteurs** en présence et pour cela les apports de la sociologie des organisations peuvent être très utiles. Cette théorie propose des clefs fondamentales pour lire les processus organisationnels en considérant le rôle, la place et le sens de l'individu dans toute institution.

- la communication renvoie à une dimension subjective et interpersonnelle : Le technicien met en jeu une partie de soi même pour communiquer en passant du statut de spécialiste à celui d'être humain qui communique. Chacun doit donc accepter le risque de se voir remis en cause et de perdre quelque chose au profit du dialogue commun ; la concertation implique souvent la notion de compromis.
  Cela sous-entend aussi de faire le deuil de l'aménagement « idéal », de la satisfaction béate de la population, des remerciements et gloire éternelle .

il convient de différencier : - **compromis** : arrangement dans lequel on se fait des concessions mutuelles - **consensus** : accord entre personnes ; accord d'une forte majorité de l'opinion publique

3.3. une concertation spécifique pour le chantier

Enfin, il ne faut pas oublier la concertation spécifique en période de chantier ; c'est un temps important pour la population. Elle représente un espace transitionnel, au sens où on se situe dans un entre-deux : entre le temps d'avant, celui qu'on a connu, et le temps d'après celui qu'on ne peut qu'imaginer, donc craindre. Et ce, à un moment où la population est particulièrement fragilisée parce qu'elle a perdu ses repères habituels ; il y a donc nécessité de reconstruire un cadre temporaire avec des règles temporaires et dans ce cas, une communication adaptée.

4. LES METHODES EMPLOYEES : LA MESURE EN SCIENCES HUMAINES

d'après l'intervention de Bruno VINCENT le 10.04.97

Des outils spécifiques sont nécessaires pour appréhender le discours et les comportements des individus. La seule façon, en sciences humaines, d'évaluer et de mesurer ces dimensions, est de passer par des méthodes indirectes puisque l'on n'a pas la possibilité de mesurer les concepts. C'est çà les sciences molles !
Si on s'interroge sur la perception d'un objet, sur la représentation du cadre de vie, sur l'anxiété face à un nouvel aménagement, il n'est pas question de mesurer cela directement : il n'existe aucun outil de mesure direct des perceptions. On ne sait pas mesurer l'amour, la peur, l'angoisse, l'anxiété, le rire, la mémoire, la confiance, l'attention. Même si on mesure certains paramètres scientifiquement comme le rythme cardiaque, la respiration, le pouls, la température, ces critères ne diront rien de l'émotion vécue. Il faut dans ce cas passer par des outils spécifiques que sont les **tests**, les **questionnaires**, les **entretiens**, qui constituent une sorte d'interface entre ce qu'on veut mesurer et ce qui est signifié : on analyse le **discours** qui est fait sur l'objet considéré.
En tant qu'aménageur, dans le cadre d'un projet, la première façon d'aborder cette problématique, c'est effectivement la **technique de l'entretien**.

4.1. Les techniques d'entretien

Elles reposent sur différentes méthodes :

4.1.1. Les **entretiens semi-directifs,** sont très souvent utilisés en phase préalable.
L'entretien semi-directif est un outil qui vise à limiter la tendance naturelle à la projection. Il donne de la place au discours de la personne mais avec un minimum de cadrage, et des questions pré-définies par rapport à la problématique traitée ; ces questions restent suffisamment ouvertes pour que l'interviewé puisse s'exprimer librement. Le contenu peut ainsi être analysé de façon structurée sans avoir un matériel (discours) trop abondant que l'on ne saurait utiliser, mais sans non plus n'avoir que du matériel chiffré ou codé, quantifié.

> **le mécanisme de projection :**
> C'est un mécanisme de défense par lequel un individu voit ou croit voir chez autrui des idées, des affects, des ressentis, qui lui sont propres.
> Le risque, pour les entretiens c'est de vouloir faire dire à l'autre ce qu'on veut qu'il dise parce que cela correspond à notre idée sur le sujet et de ce fait induire la réponse au travers du style de la question.
> ex : - pensez-vous que la publicité ait plus d'influence sur les jeunes ?
> - jugez-vous que le développement du véhicule électrique justifie qu'on y consacre tant de crédits ?

4.1.2. Les **entretiens non-directifs,** donnent libre cours au discours de la personne. Ils offrent un cadre le plus libre et large possible puisqu'une question avec le moins d'indications possibles est posée, du style « parlez moi de vous.. ».
Cela conduit à récolter un maximum de matériel, de discours qu'il faut ensuite classer, analyser ; c'est un travail de longue haleine avec une analyse de contenu très riche, trop riche peut-être, qui a une application difficile. C'est un bon outil pour explorer l'univers symbolique, mais qui nécessite un savoir-faire particulier.

4.1.3. **Les entretiens directifs - Le questionnaire d'enquête**

Dans le cadre d'un aménagement, il y a un souci d'opérationnalité immédiate, avec des objectifs et des contraintes de temps nécessitant un maximum d'efficacité et de précision et on aura plutôt tendance à utiliser ces deux outils.

L'entretien directif se déroule à partir de questions fermées, avec une possibilité de réponse courte, très cadrée, voire seulement oui ou non :

- « pour vous rendre à votre travail, quel moyen de transport utilisez vous ? »

ou alors pré-codée :

- « si vous changez de lieu de travail, que privilégierez-vous ? :
  - le mode de déplacement ?
  - le stationnement
  - les frais engagés
  - autres

On peut ainsi donner une **illustration**, même si celle ci est un peu caricaturale : elle concerne les stratégies d'encouragement de la part des pouvoirs publics, au travers des enquêtes de satisfaction, par exemple, sur la réhabilitation d'un logement social. On se retrouve avec un questionnaire complètement matérialiste, objectiviste, où l'on « chosifie » :

« que pensez vous du bidet ? du chauffage ? du double vitrage? » .

Cela donne des taux de réponse presque unanimes sur le bienfait d'une telle réhabilitation avec 80 à 90% de taux de satisfaction. Alors qu'avec un entretien non directif on aurait toute une richesse d'impressions sur le vécu dans ce logement, de sentiments qui touchent à la vie quotidienne. Or les organismes encouragent les chargés d'études à faire surtout de l'enquête de satisfaction.

4.1.4. **la technique de l'entonnoir :**

Souvent utilisée, cette technique commence par des **entretiens** qualitatifs très larges, le plus ouverts possible, afin de recueillir un maximum d'informations générales.

Elle se prolonge ensuite au moyen d'un **questionnaire** ; à partir des analyses de contenu réalisées, on va repérer des points à détailler ou à approfondir. Le questionnaire est beaucoup plus fermé, plus restreint d'usage, il permet un codage facile et une réponse plus ciblée, plus précise. Il permet alors de quantifier, de codifier, de hiérarchiser tout ce qui n'a pas été fait avec la méthode de l'entretien et en particulier ce qui a été abordé sur l'univers du réel et du symbolique.

Un exemple d'application [15]

Il s'agit d'un travail sur **le jeu et la détente dans l'espace public**, dans les années 70.

Quand on interroge une famille, quand on fait un questionnaire, ou même un entretien non directif, sur « où votre enfant joue-t-il ? Que fait-il ? A quelle période de la journée joue t-il ? » et que l'on fait ensuite une analyse de contenu, en règle générale, on peut facilement faire apparaître 80 % des items invariants.

On les retrouve dans les discours des parents interviewés qui demandaient trois choses : d'avoir un regard sur ce que faisaient leurs enfants, de bénéficier d'un mobilier classique (grand tourniquet, bac à sable et toboggan) et enfin de partitionner l'espace selon les âges. D'où l'importance des entretiens exploratoires. Dans le cadre préalable de l'enquête, on évalue, on prend connaissance de ces 80 % d'invariants, qui composent « l'univers du réel » , que l'on peut alors formaliser dans un second temps dans le cadre d'un questionnaire. Ces trois données datent des années 70 ; si on refait la même enquête actuellement, on retrouve à peu près les mêmes réponses.

Lors des enquêtes sur les jeux et les espaces de détente pour les enfants, en utilisant d'autres techniques d'animation, techniques marionnettes, théâtrales, dynamique de groupe, avec les gens du quartier, à chaque fois on fait émerger d'autres choses : on relève alors plus aisément ce qui tient de la projection de l'adulte par rapport à son histoire, ses affects, et on s'aperçoit que la demande pour l'enfant n'est souvent que son point de vue de projection d'adulte. Donc ce que l'on pense bien faire pour l'enfant , en fait on le fait pour l'adulte , et dans ce cas , bien entendu , c'est rarement en adéquation avec les attentes des enfants.

4.1.5. **L'échantillon** à prendre en compte :

Lors de l'étude, la quantification doit permettre de donner une image, une photographie du ressenti d'une population particulière. On ne peut, bien entendu, s'intéresser à l'ensemble de la population d'où la nécessité de définir un échantillon qui la représente, qui retrouve dans les mêmes proportions ses qualificatifs. Cela suppose une bonne connaissance de la population (souvent à partir des documents INSEE) et nous conduit à travailler sur des échantillons raisonnés, constitués à partir des entretiens préalables auprès d'experts connaissant le terrain, des relais d'opinion, des relais associatifs... Ceci permet de connaître au mieux le milieu ambiant.

4.2. Les compétences requises

Le spécialiste en sciences humaines doit prendre suffisamment de recul, de distance, par rapport à l'objet mesuré, et être vigilant sur les réactions induites par la mesure. Il lui faut donc rester neutre, faire abstraction de toute connaissance et position personnelle sur le sujet, afin de ne pas être projectif et ne pas induire une réponse toute faite chez celui qui est interviewé.

Nous avons tous des opinions, des idées, des attitudes, des représentations par rapport à tout, et lorsque l'on doit interroger sur une problématique, il faut faire abstraction de nos ressentis personnels, mais aussi savoir se sortir de notre cadre de référence habituel, c'est-à-dire partir sans présupposé du style : « je vais interroger des hommes (des femmes), donc.. », « je vais interroger des chômeurs, donc.. », « je vais interviewer des africains, donc.. » .

Cela nécessite aussi de privilégier le **qualitatif** sur le quantitatif : c'est le discours qui est à analyser : le **dit** et surtout le **non-dit.** Ce qui signifie qu'il ne faut pas forcément s'arrêter au discours dit, mais aller au delà, faire preuve de curiosité afin de découvrir le ressenti vrai : *« attention , un mot peut en cacher un autre !! ».*

Néanmoins, en sciences humaines, aucun outil n'est satisfaisant en lui-même : c'est la complémentarité de toutes les méthodes qui apporte une meilleure opinion de la perception d'un environnement.

4.3. Il faut également noter l'importance **des études sur site :**

L'observation et la prise en compte du comportement de l'individu sont primordiales et doivent donc être nécessairement incluses dans le processus. Dans le cadre de la sociologie urbaine, on ne peut faire l'impasse sur l'étude et l'observation des comportements. Cela implique de se promener dans une ville, prendre le temps d'observer : observer où les gens se retrouvent, ce qu'ils font, quelles sont leurs pratiques. Ce qui est important c'est alors de les mettre en mots et de leur donner du sens. Par exemple, les gens vous diront « je ne jette jamais de papiers par terre » et l'observation montre bien évidemment le contraire. A partir de cette observation la méthode doit conduire à comprendre pourquoi on jette des papiers, en utilisant l'effet miroir de l'observation : c'est une technique plus agressive que le seul entretien mais l'agressivité ici fait partie d'un processus dynamique et constructeur .

En tant qu'aménageur il faut savoir utiliser ces moments d'agressivité positive et constructive.

Ce type d'étude doit permettre à l'aménageur de constituer une approche psychosociologique de la population concernée et ainsi étudier ses attitudes, ses comportements, ses réactions vis-à-vis de tel ou tel type d'habitat, et donc au final d'apporter des éléments de décision qui viennent compléter les éléments issus de la concertation et de la communication.

4.4. Deux applications

Beaucoup d'études ont été réalisées sur le bruit et l'orientation spatiale et leurs effets sur le comportement social. Plusieurs données peuvent être intéressantes à noter et ont été rapportées par GN FISCHER :

4.4.1. ESPACE ET BRUIT :

On a constaté qu'en situation bruyante, dans un contexte urbain, les gens tendent à accroître leur distance au cours des interactions interpersonnelles. Une expérience aux Etats-Unis a montré qu'une personne handicapée placée dans un contexte extrêmement bruyant recevait moins d'attention que dans un contexte neutre et calme. On s'est rendu compte que le bruit influençait de façon tout à fait intéressante, sinon importante, le comportement social des individus qui avaient tendance à laisser la personne handicapée se débrouiller toute seule. On a ainsi moins tendance à développer des comportements d'aide parce que le bruit perturbe les attitudes sociales. Ces résultats sont bien entendu à relativiser : il apparaît que les sujets masculins en situation bruyante tendent davantage à éviter le contact social et à s'isoler que les femmes, chez qui le bruit développerait plutôt un sentiment d'affiliation en favorisant le rapprochement. Cela montrerait que les femmes ont des comportements plus solidaires dans les situations perturbées .

4.4.2. L'ORIENTATION SPATIALE DANS LE CONTEXTE URBAIN

Cet élément de recherche, assez peu développé en Europe, l'est beaucoup en Amérique du Nord. C'est une veine de recherche connue sous le nom de « way finding » (trouver son chemin) traduite en français par « orientation spatiale ».
L'orientation spatiale est une notion importante qui vise à démontrer les liens entre l'existence de repères de signalisation et la compréhension des territoires urbains.
Pour aborder ce thème, les chercheurs de la faculté d'Aménagement de l'Université de Montréal ont tenté de comprendre les mécanismes que développent les aveugles de naissance par rapport à un trajet, comment ils se construisent une carte mentale. Les résultats sont étonnants et montrent que la perception de l'espace est trop souvent réduite à une perception visuelle, parce que l'on croit que les yeux nous restituent les informations sensorielles d'une façon exacte. Ce postulat est incomplet. On constate en fait, que les aveugles de naissance ont construit leur propre construction de l'espace qui n'est pas liée à des caractéristiques visuelles, bien évidemment, mais qui est très significative si on la compare à un groupe témoin de voyants : les résultats montrent peu de différences importantes dans les réussite de déplacement. La perception de l'environnement n'est donc pas uniquement basée sur des repères visuels.
Des chercheurs travaillent actuellement sur d'autres types de handicaps, notamment les problèmes de difficulté d'orientation spatiale chez les malades d'Alzheimer. Ces malades ont un gros problème d'amnésie topographique, ils ne se rappellent plus les lieux, et les études actuelles tentent de comprendre les rapports de la maladie avec l'orientation spatiale.

4.5. EXEMPLE D'UNE RECHERCHE PSYCHOSOCIOLOGIQUE : LA REHABILITATION D'UN IMMEUBLE DE GRANDE HAUTEUR DANS LA BANLIEUE LILLOISE[16]

Cette recherche psychosociologique exploratoire a été réalisée dans le cadre de la réhabilitation d'un immeuble de grande hauteur (IGH) de la banlieue lilloise. Le point de départ de la recherche a été le constat d'un taux de rotation des locataires excessif dans la tour, alors que les autres bâtiments du quartier étaient occupés par une population fortement stabilisée.
L'étude a tenté de préciser les éléments déclencheurs de cette rotation excessive en regardant comment ils pouvaient influencer la décision de quitter la tour, avec un corollaire : « que faut-il mettre en œuvre, dans le cadre de la réhabilitation pour fidéliser la population dans ce bâtiment »?

■ La méthode de travail :
L'étude s'intéresse au vécu des habitants, à la perception de leur environnement et à leurs attentes dans le cadre de la réhabilitation en cours. L'approche retenue a permis de dépasser la simple réponse technique sectorielle. Elle s'inspire de méthodes bien rodées en psychosociologie. Une douzaine d'interviews ont été réalisés au domicile des habitants ; ce sont des entretiens approfondis, semi-directifs, avec analyse de contenu. Des entretiens plus légers, plus informels, ont été ensuite réalisés en complément lors de rencontres de résidents dans la tour.
L'enquête exploratoire a été suivie d'un rendu au bailleur par le biais d 'un médiateur « neutre », le CSTB[17], afin de mieux impliquer les habitants en les invitant à venir discuter avec le bailleur, la municipalité, la DDE, le CETE.
Une cinquantaine de foyers sur 200 étaient représentés ; trois groupes de travail ont été constitués autour des points suivants :
① l'environnement de la tour, ② le hall d'entrée ,③ les circulations internes à la tour .

■ L'échantillon retenu :
Il a été construit à partir des différentes typologies d'habitants, afin de se rapprocher au mieux de la structure de population. Au total, le sondage a concerné 10 % de la population de la tour. Les discours recueillis ont permis de scinder cette population en trois groupes :

- **les « implantés » :** ce sont ceux pour qui la ville de Loos constitue un territoire d'ancrage, qui s'y trouvent bien, qui ont construit un réseau social et qui ne semblent pas désireux de changer de territoire ni de logement. Ces personnes attendent beaucoup de la réhabilitation, en tant que revalorisation de l'image de marque extérieure et l'extinction de la rumeur d'une tour réservée à une catégorie « d'inférieurs ».
- **les gens « de passage » :** ces personnes vivent cet habitat comme un lieu de passage momentané en lien avec une perspective d'évolution personnelle positive à moyen terme. Ces personnes n'ont pas eu réellement le choix de leur lieu de résidence et semblent moins soucieuses de l'image valorisante de la tour après la réhabilitation.
- **les « exclus » du système social :** c'est la catégorie la plus nombreuse. Une partie de ces locataires vivent leur habitat dans un schéma proche de la relégation sociale. Ils se sentent « assignés à résidence » ; ce sont des personnes souvent en rupture familiale ou/et professionnelle. Cette population semble peu concernée par la réhabilitation et a des difficultés à formuler des désirs et des attentes particulières.

[16] L'intégralité de l'étude, très riche sur les perceptions du « vécu-habitant » à fait l'objet d' un rapport d'étude du CETE de Lille - G. Camu, intitulé « pour une architecture de la réhabilitation : recherche exploratoire, le cas de la tour Kennedy à Loos »
[17] CSTB Centre Scientifique et Technique du Bâtiment

L'analyse du contenu des différents discours émis par les habitants fait ressortir l'existence de points positifs essentiels à la réussite d'une réhabilitation. Entre autres, le quartier des Oliveaux bénéficie d'une image positive : ce quartier, de type ZUP des années 60, est perçu par bon nombre de ses habitants comme un quartier agréable, véritablement intégré à la ville de Loos, propre, clair, proche du centre ville, bien desservi par les transports urbains. On y rencontre semble-t-il peu de sentiment d'insécurité et le "climat général" y est apparemment serein. Contrairement à d'autres sites de ce type où l'on constate une augmentation de la paupérisation, on ne peut pas, pour le moment, parler des Oliveaux en terme de "zone de réclusion". Quand au bâtiment concerné, il possède une qualité technique primordiale, aux dires des occupants : les appartements bénéficient d'un bon niveau d'isolement acoustique aux bruits aériens entre logements. La surface et l'agencement intérieur des logements sont très souvent appréciés de la population présente.

Les points négatifs concernent essentiellement :

- la perception de la tour par rapport à l'environnement extérieur : elle est perçue par les habitants du quartier comme un espace réservé à des locataires de "rang inférieur". Cette image est en grande partie véhiculée par la dégradation générale des circulations communes, en distorsion flagrante avec ce que l'on rencontre dans d'autres bâtiments du site, réhabilités ou non.
- les abords immédiats de la tour sont fortement dénigrés. La requalification de ces espaces et la revalorisation de l'image extérieure de leur lieu de vie sont deux revendications fortes des habitants de la tour. L'état de dégradation des façades, de même que la monochromie générale des constructions sont rarement perçues des habitants, si ce n'est l'existence d'une différenciation négative de la « façade avant » vis à vis de la « façade arrière » est mise en avant.
- La dimension sécuritaire qui a émergé au cours des entretiens est ressentie de façon bien différenciée selon que l'on considère la sécurité au sein du quartier qui est jugée assurée, la tour au sein du quartier, ou les circulations communes à l'intérieur de la tour. Ce dernier point est le plus souvent cité dans la demande de renforcement de la sécurité.

L' enquête a débouché sur un ensemble d'actions à l'intérieur de la tour, mais aussi sur les espaces extérieurs .

La première demande a concerné un renforcement du contrôle pour plus de sécurité : installation d'interphones, portes de derrière fermées de l'extérieur en permanence, accès au bureau du gestionnaire facilité...L'existence des portes palières à chaque étage était mal ressentie et suscitait des réactions d'inquiétude lié au fantasme du « qu'est ce que je vais trouver derrière cette porte » ? L'aménagement réalisé a pris en compte cette angoisse et permet aujourd'hui aux habitants de l'immeuble de voir les paliers depuis l'ascenseur.

De nombreux fantasmes sont issus du fait de ne pas savoir ce qu'il y a derrière une porte fermée : le sentiment de sécurité n'est acquis que parce qu'on a une vision lointaine des choses, du moins dans l'imaginaire.

La deuxième demande a porté sur une meilleure reconnaissance de l'entrée principale afin de mieux l'identifier ; les autres entrées étant moins utilisées car moins accessibles. Il y a maintenant un sas d'entrée et comme on l'a déjà évoqué, les pompiers ne sont plus visibles.

A ce sujet les pompiers, dont la présence est obligatoire dans un IGH , étaient assimilés à la police.

En parallèle, on a crée une placette qui redonne du volume à l'entrée, ainsi qu'un nouveau schéma de la voirie face à l 'entrée.

La troisième demande était de différencier la batterie d'ascenseurs haute de la batterie basse pour limiter les rassemblements. Cela a été fait mais on s'aperçoit aujourd'hui qu'en fait, on les a juste transposés : ils se font maintenant vers la

boite aux lettres et cet espace est mal vécu avec la sensation d'intrusion, d'avoir quelqu'un derrière soi quand on relève son courrier (acte très personnel).
En parallèle, une reconquête de l'espace a été réalisée avec l'implantation de services publics (annexe de la municipalité et de la poste) et la recomposition de la face sud du bâtiment retravaillé en niveaux et en espaces verts afin que les habitants puissent distinguer leurs appartements de l'extérieur ; l'architecte a établi des gradations de couleur permettant de donner des repères extérieurs.

Se reporter également l'analyse que fait Pierre DOSDA sur les identifications négatives des habitants.

5. UN EXEMPLE DE METHODES : LES CARTES MENTALES

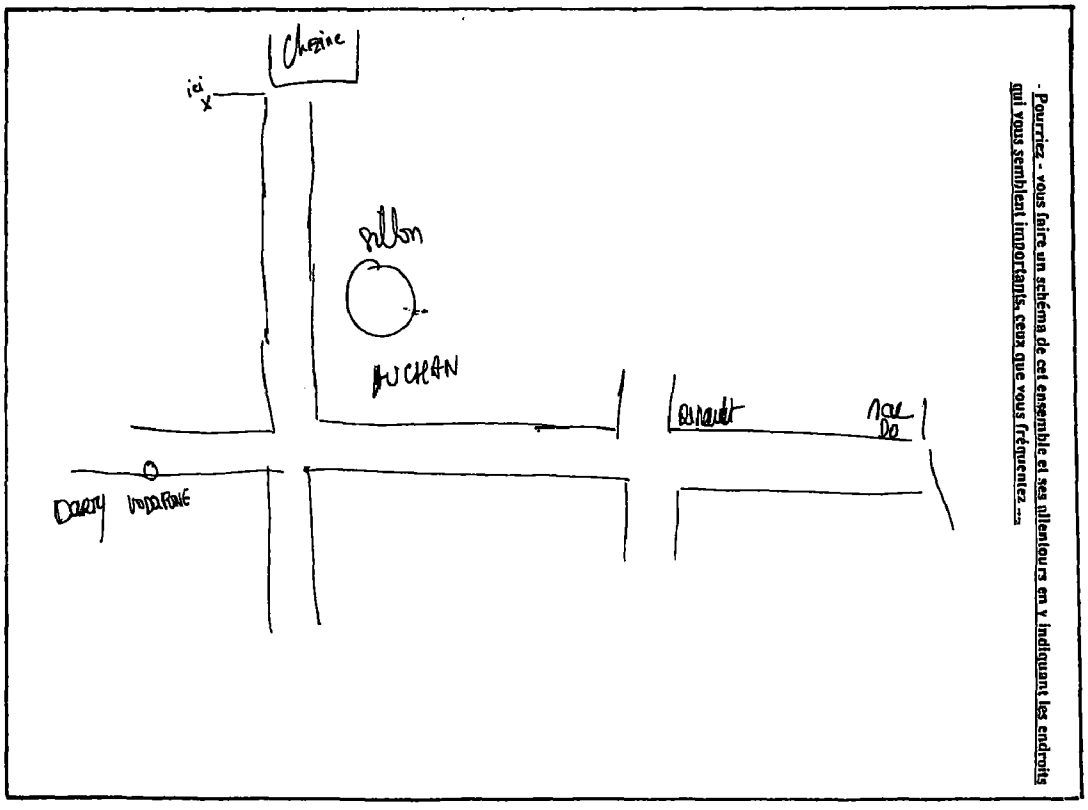
d'après l'intervention de G.N. Fischer le 20.02.98

Les premières cartes mentales portant sur des environnements urbains ont été réalisées en Amérique du Nord ; les travaux ont ensuite été repris pour d'autres villes européennes, avec pour objectif de connaître l'image que les habitants se faisaient de leur ville, en terme de représentation. Deux américains, DOWNS et STEA ont beaucoup travaillé sur la question des cartes mentales en psychologie. Ils les ont définies comme des processus cognitifs par lesquels les individus transforment **en image** les éléments perçus de l'environnement. **La carte mentale est le produit d'une représentation organisée qu'un individu se fait de l'environnement.**
Elle constitue ainsi une grille de lecture permettant de repérer l'usage d'un espace et l'adéquation entre la façon dont l'espace est aménagé et la façon dont il est utilisé.

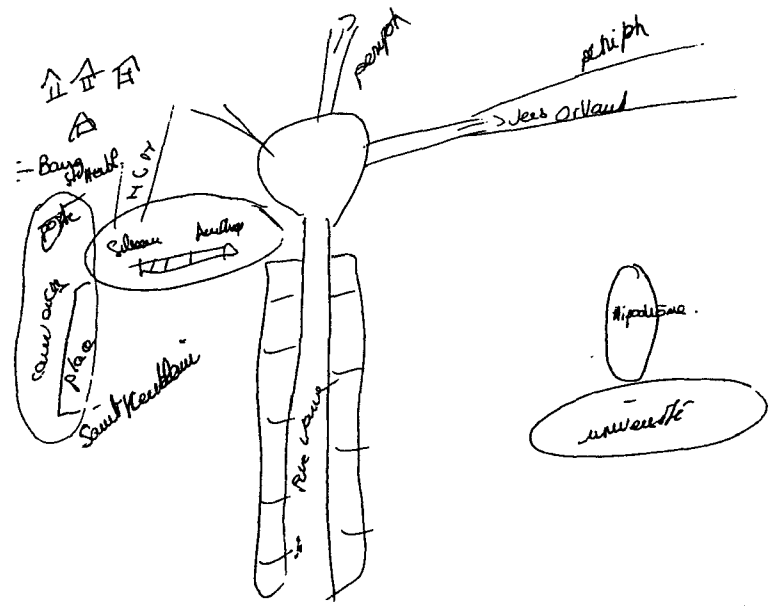
5.1. la méthode

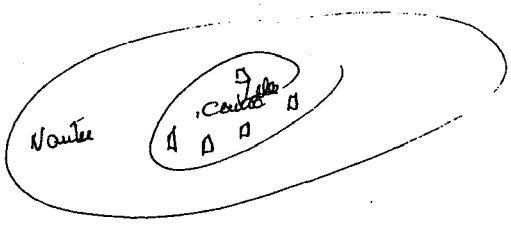
Elle est constituée de deux phases : une phase de questionnement par écrit et une phase d'interprétation. Au départ, une **question** est posée à un interviewé portant sur la perception d'un environnement, accompagnée d'une consigne essentielle : que la réponse soit exprimée par un dessin.
A l'aide de papiers de plus ou moins grande dimension selon que l'on veut faire travailler individuellement ou en groupe, on demande de dessiner, par exemple, un quartier en indiquant les trois éléments qui semblent les plus importants dans ce quartier. Le travail doit absolument s'accompagner d'entretiens réalisés en même temps pour recueillir des informations visant à préciser ce qui est dessiné: pourquoi tel aspect a-t-il été dessiné ? à quoi cela correspond-il ? pourquoi est-ce important pour l'interviewé ?
Vient ensuite un travail **d'interprétation** qui permet de voir comment la personne restitue sa perception de l'environnement et quelle signification elle en donne.

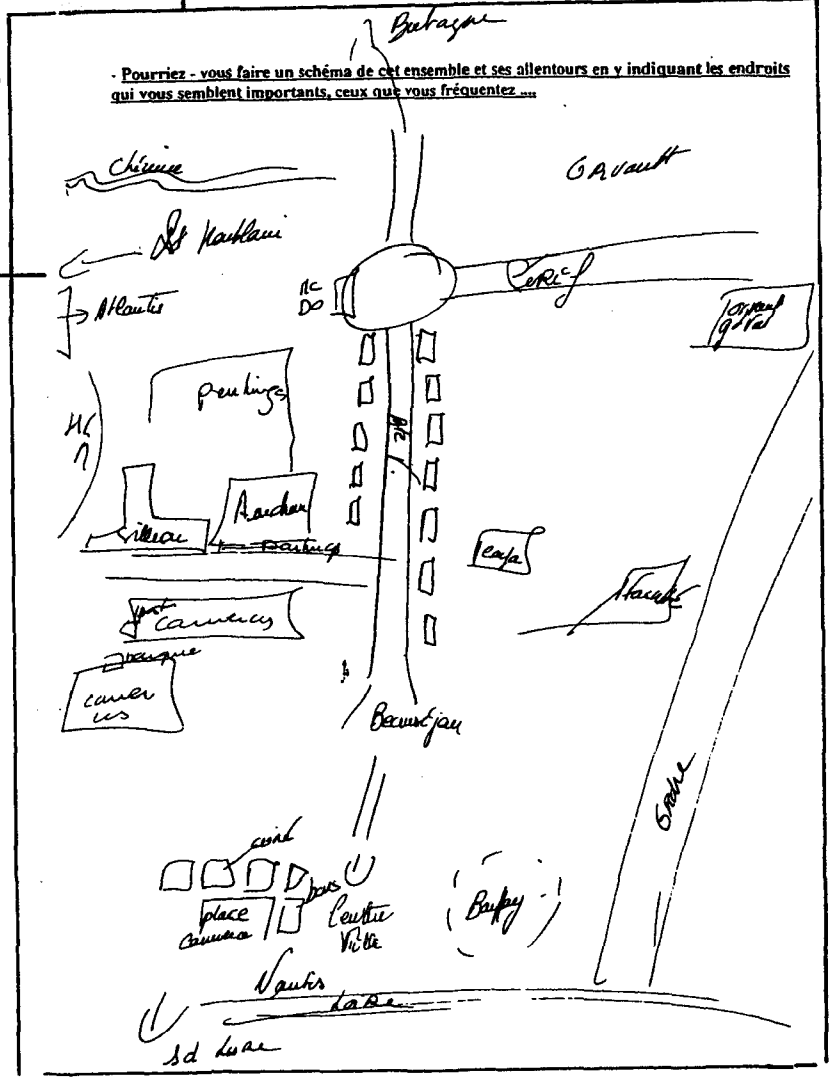
Exemples de cartes mentales réalisées sur le site du Sillon à St Herblain (44). La question de départ est : « pourriez-vous faire un schéma de cet ensemble et de ses alentours en y indiquant les endroits qui vous semblent importants, ceux que vous fréquentez ? »



- Pourriez - vous faire un schéma de cet ensemble et ses allentours en y indiquant les endroits qui vous semblent importants, ceux que vous fréquentez ...







on trouve ainsi plusieurs perceptions d'un même site.

5.2. les objectifs de l'exercice : mettre en évidence trois composantes essentielles : l'identité, la signification, la structure d'un environnement

- **l'identité d'un espace :**
  Comment identifier un espace, un lieu et le différencier d'un autre ?
  La carte mentale permet de repérer les qualités et caractéristiques particulières que la personne accorde à un environnement. Elle introduit des distinctions et fait des sélections par rapport à celui ci. Par exemple, qu'est-ce qui permet d'identifier un bâtiment administratif ? une prison ? un bistrot ?
  Le processus implique un recueil d'informations en fonction de critères qui permettent de saisir à la fois l'importance fonctionnelle du milieu et le caractère particulier de l'environnement pour la personne.

- **la signification** de l'environnement :
  Quel sens a-t-il pour l'individu en termes informationnel et émotionnel ?
  Dans toute carte mentale, il y a une donnée organisatrice qui permet une **organisation mentale** de l'espace et qui correspond à un effort cognitif d'un individu pour donner une signification à un lieu.
  On organise notre perception parce que l'on a besoin de donner un SENS à ce que l'on voit pour le comprendre.
  En d'autres termes, la carte mentale permet d'identifier la relation homme-environnement, en fonction de significations que l'individu confère à l'environnement en construisant un **cadre de référence** qui permet de recueillir des **informations** sur le **ressenti** de l'environnement urbain.

- **la structure de l'environnement** :
  Comment fonctionne l'espace considéré ? Comment dégager une « trame » de l'espace étudié ? La trame de l'environnement urbain a été dégagée en cinq points par de nombreux chercheurs.

5.2.1. Le premier de ces éléments structurants concerne les **délimitations de l'espace** : les frontières, les barrières, les ponts, les rivières, les murs. Ce qui est important ce n'est pas l'élément en tant que tel, mais la façon dont il est perçu comme élément délimitant.
Quand on travaille sur la carte mentale d'un quartier, il faut que dans l'interprétation des données, on puisse comprendre de quelle façon la personne appréhende le quartier, à travers les délimitations qu'elle inscrit dans sa carte.

L'EXEMPLE DE BERLIN

Une expérience a été réalisée à Berlin peu après la chute du mur : on a interviewé des habitants de Berlin-Est et Berlin-Ouest pour savoir quel était le rôle de l'ex-mur dans leur système de déplacement Est/Ouest.

On constate que les habitants de Berlin Est vont à un endroit de Berlin-Ouest, notamment pour faire des achats ; ils vont dans les grands magasins, explorent très peu les environs et retournent ensuite chez eux.

Les habitants de Berlin Ouest, eux, n'allaient pas à Berlin-Est, ils allaient ailleurs : en Pologne,... Berlin Est ne les intéressaient pas .On se rend compte ici d'une indication très intéressante des cartes mentales, c'est que par rapport aux habitants de Berlin-Est, la carte mentale était entièrement déterminée par l'importance du mur et de la frontière. Ils portaient en eux la frontière, ce que l'on a identifié par « invisible wall ».

Les individus portent en eux des frontières invisibles que la carte mentale restitue en identifiant ce que les gens s'autorisent par rapport à leur existence : la carte mentale renseigne sur les barrières inconscientes des individus.
On a pu également constater que la perception d'un environnement en termes d'obstacles, de barrière, de frontières (ponts, voies de coupure, etc..) accroît la perception de la distance.
Cette notion de frontière est essentielle pour l'interprétation d'une carte mentale : tout ce qui est limite, ou perçu comme limite, qu'elle soit physique, géographique, ou psychique, canalise les éléments de la perception.

5.2.2. Les sous ensembles urbains et la notion de quartier

L'idée de quartier en Amérique du Nord n'est pas forcément la même qu'en Europe. En Amérique du Nord, un quartier urbain, c'est une partie de la ville appréhendée comme une totalité parce qu'elle se découpe de façon claire - axes est/ouest qui dans toutes les villes s'appellent des « avenues », axes nord/sud dénommées « street ». Chaque plan urbain est sur ce schéma. Alors que le système urbain européen est conçu autour d'une notion de centralité beaucoup plus floue et plus difficile à cerner.
Pour la carte mentale, l'essentiel ce n'est pas le contenu géographique, ni administratif, c'est ce qui est dessiné, perçu en terme de sous ensembles, en mettant en évidence comment les personnes vont découper l'ensemble urbain en « quartiers » cohérents mais subjectifs. Par quartiers, il faut entendre lieux d'attachement, d'identification .

5.2.3. Des points de repères

Nous identifions tout ce qui constitue **des points de repères** dans l'environnement urbain. Cela concerne tous les types d'environnement ou de bâtiments facilement identifiables en raison de leur taille, de leur caractère symbolique, ou historique et qui peut être repérable dans l'espace pour agir sur le comportement de déplacement. Cela peut être des grands immeubles, des monuments, des places, des fontaines, des statues,... Ce sont des données assez déterminantes dans la construction du cadre de référence cité plus haut.

5.2.4. le quatrième aspect concerne les **itinéraires, les voies de déplacement**, dans le système urbain

Il s'agit des rues, des trottoirs, des allées, des chemins de fer,... tout ce qui est cheminement dans le contexte urbain. On peut y adjoindre les **interconnexions**, c'est à dire les points d'intersection, les carrefours et croisements de la trame urbaine. Ce sont à la fois des points de jonction, de polarisation et des points de dispersion par rapport à une trajectoire perçue comme telle.

5.3. La fonction des éléments structurants

La fonction des éléments structurants est l'élément de base sur lequel il faut travailler dans l'utilisation de l'outil « carte mentale ». Les fonctions sont triples :

- une **fonction adaptatrice** de résolution des problèmes spatiaux au sens où la carte mentale permet de comprendre comment le milieu est utilisé pour s'orienter ou pour identifier les activités.

- une fonction **symbolique** : elle permet d'informer sur la valeur accordée aux symboles qui se trouvent dans l'environnement et qui interviennent dans une communication, dans une interaction. Elle permet ainsi de repérer l'accord autour de la symbolique utilisée, ainsi que les besoins et les attentes des utilisateurs par rapport à cette notion de symbolique. Ce constat permet de mettre en évidence une notion définie comme « le cadre de vie d'un groupe »
- **une fonction opérationnelle** : les cartes mentales, on l'a vu, n'informent pas sur la réalité de l'environnement ; leur intérêt est de fournir des indications sur la façon dont un environnement urbain est qualifié, sur l'importance de tel ou tel élément. La carte mentale est souvent utilisée à posteriori, lorsque le projet est déjà réalisé. Dans certains cas, en Amérique du Nord notamment, la carte mentale est utilisée lors de l'élaboration du projet et cela permet ainsi de tenir compte dans l'élaboration et ensuite dans la réalisation du projet des besoins et des attentes des utilisateurs.

5.4. Les facteurs d'influence :

Les aspects de l'environnement vont être perçus en fonction de différents facteurs d'influence qui vont jouer un rôle modulateur. Il convient donc d'en tenir compte tant lors de la constitution de l'échantillonnage enquêté que dans l'interprétation des résultats.

5.4.1. **l'expérience** que l'on a de l'environnement.

Les éléments que l'on trouvent dans une carte mentale sont d'autant plus affinés que l'expérience de l'environnement est grande.

L'EXEMPLE DE MILAN

Des cartes mentales ont été réalisées auprès des habitants de Milan en Italie. On a pu constater que le nombre d'éléments dessinés par des milanais de naissance était nettement plus précis que pour ceux originaires de l'extérieur.

On a demandé à plusieurs groupes de personnes de dessiner leur environnement, en prenant comme référence un groupe qui vit dans le même quartier depuis 6 mois, un groupe depuis 10 ans, un groupe depuis très peu de temps. La consigne est : « dessinez votre quartier pour y inscrire les endroits de vie qui semblent le plus important ou les endroits où les gens se retrouvent le plus ».

On a pu observé qu'en fonction de l'ancienneté dans le quartier, mais aussi de l'âge, on constate des résultats différents, plus particulièrement sur la performance de la carte et son seuil de véridicité.

EXEMPLE DE MONTREAL

On s'est rendu compte lors d'une étude réalisée à Montréal, que les résidents de longue date produisaient des cartes de meilleure qualité, plus « justes », plus près de la réalité, avec plus de détails, plus de dénominations de rues et de lieux. De plus, les personnes qui étaient dans un lieu depuis longtemps avaient une perception plus globale de la ville, alors que les autres avaient une vision plus ponctuelle, avec des informations utilitaires sur les lieux.

Souvent la carte mentale restitue un sous-ensemble de l'espace urbain dans lequel on peut relever l'importance démesurée accordée à certains éléments de l'environnement en fonction de préoccupations et de difficultés sociales ou individuelles (l'ANPE, l'hôpital , etc..)

5.4.2. L'influence de l'âge

L'âge influence significativement les résultats obtenus ; les jeunes mettent davantage l'accent sur la partie « déplacements » et accordent une grande importance à la rue alors que les adultes ont tendance à accorder une importance plus grande aux points de repères.
Diverses expériences ont eu lieu avec des groupes de jeunes marginaux à Montréal, et avec des jeunes non marginaux à Toulouse.
A Montréal, les cartes mentales mettent en avant la valeur de la rue comme lieu essentiel d'exclusion ; les jeunes marginaux utilisant la rue comme mode d'errance, c'est à dire comme lieu où difficultés d'insertion et de désocialisation émergent.
Au contraire, à Toulouse, les rues représentent un lieu plus socialiser et cela se manifeste dans la façon dont les jeunes occupent l'espace. Ils ont la possibilité, à travers l'espace de la rue de faire un apprentissage social qui leur permet de sortir du milieu familial.
La problématique est donc totalement différente : les mêmes données environnementales peuvent donner lieu à des interprétations opposées selon le cas considéré.

5.4.3. le mode de transport:

Ce critère a fait l'objet de nombreuses études. A Montréal, par exemple, on a constaté que les cartes demandées aux automobilistes étaient plus précises que celles des piétons, même si cela paraît contradictoire. Plusieurs hypothèses ont été envisagées : on a pu interpréter ce phénomène en fonction du mode de signalisation nord-américain, mais on peut penser que l'explication est possible en Europe également. Un automobiliste doit être particulièrement attentif aux signalisations et aux noms de rues lorsqu'il se déplace. Il est obligé d'enregistrer des ensembles spatiaux, et doit se créer une compréhension de l'ensemble de l'espace dans lequel il évolue. Les piétons ont plutôt tendance à s'attarder sur les détails visuels parce qu'une représentation globale ne leur est pas nécessaire, à une échelle plus réduite, celle du quartier.
Des expériences réalisées avec des étudiants « nouveaux venus » sur un campus, portant sur les représentations de leur environnement ont montré qu'ils avaient un système d'exploration très local, qui consistait à faire des cheminements autour de certains points repères de leur quartier en retenant ponctuellement tel ou tel magasin ou maison.
L'exploration de l'espace se fait en fonction d'un type de carte mentale qui intègre des données ponctuelles dans le schéma et qui va permettre ultérieurement d'explorer un espace plus grand.

5.4.4. Exemple d'application : infrastructures routières et quartiers

Il s'agit d'un sujet intéressant à traiter. On est souvent confronté au cas des infrastructures routières qui isolent un quartier, qui plus est un quartier d'habitat social. Que peut-on dire de la perception du quartier, de l'habitat social, par rapport à la voie rapide urbaine?
Les expériences montrent que celle-ci est généralement perçue de façon totalement négative, sous le registre de l'enfermement, de la clôture, d'un enclos qui accroît le sentiment de réclusion. On met ainsi en évidence des éléments d'un environnement qui sont activés par rapport à une façon de vivre.
Dans ce cas, le facteur « mode de déplacement » va être prépondérant. Par exemple, la perception de l'exclusion et de frontière sera d'autant plus affirmée pour les habitants se déplaçant uniquement en transports collectifs.

Plus la mobilité est grande, plus le sentiment de fluidité est accentué dans l'espace et donc moins les gens ont tendance à percevoir l'espace délimité par des marques.
Il faut tenir compte de ce critère dans les conditions de travail d'enquête lors de la constitution de l'échantillonnage et connaître parfaitement les caractéristiques de la population concernée

5.4.5. **Le statut social :**
Il faut également considérer la catégorie sociale. Celle-ci semble intervenir de manière plus ou moins forte en fonction de l'importance, du type d'environnement. On a demandé à un groupe de personnes habitant New York de dessiner l'édifice des Nations Unies à Manhattan et l'environnement dans lequel se trouve l'édifice. Le groupe était composé de différentes catégories sociales : des ouvriers, des employés d'Etat, des cadres. L'expérience a permis de démontrer que l'édifice était correctement identifié par 24 % des ouvriers, 67 % des employés, 74 % des cadres.
Il est important avant toute enquête de tenir compte de ce phénomène et de faire l'hypothèse préalable que le type d'environnement testé va être l'objet de diverses perceptions pour les catégories concernées.

5.5. les cartes mentales : évaluation de l'outil

Dans notre façon de concevoir l'espace, nous avons besoin de connaître la place qu'il occupe pour l'habitant. Quelle est la réponse que ce type d'outil apporte ? Comment l'interpréter ? A quoi sert-il ? Au delà du constat, comment peut-on appliquer les résultats sur le terrain dans le cadre d'aménagements ponctuels ?
Il faut distinguer deux applications possibles : l'une concerne les problématiques de recherche, réalisées dans le cadre de partenariat avec l'université, dont la visée est la production de connaissances.
L'autre concerne le traitement d'éléments d'aménagement nécessitant une réponse opérationnelle. On a déjà cité l'exemple nord-américain qui associe chercheurs et techniciens au sein d'un groupe de travail et de projet en parallèle à un travail de terrain visant à recueillir des informations quantitatives et qualitatives sur les attentes et les besoins des utilisateurs du quartier.
C'est dans ce cadre que s'inscrit l'utilisation de la carte mentale pour dégager des éléments qui puissent être inscrits dans le projet en tant que tels.
Il existe également une multitude d'autres outils que l'on utilise par rapport à l'environnement urbain, notamment les questionnaires d'évaluation de l'espace ou le **différentiel sémantique**.
Il s'agit d'une échelle, construite à partir de 28 thèmes opposés et qui permet de connaître comment les habitants évaluent leur quartier.
Le système est construit à partir d'une série d'adjectifs opposés sur une échelle graduée : Est-ce que je trouve mon quartier :

- très beau	très laid
- beau	laid
- pas beau	un peu laid,

On demande aux habitants de cocher ces différents adjectifs selon leurs perceptions. Et ainsi de suite pour toute une gamme de qualificatifs perceptifs : grand/ petit - clair/ obscur - bruyant/ tranquille - animé/calme , etc..
On arrive ainsi à définir un profil de polarité en rejoignant les différents points en essayant de définir des profils par catégories qui évaluent l'environnement de façon similaire. Cela permet de se rendre compte des extrêmes, des opposés, des termes positifs, négatifs, neutres qui constituent autant d'indications sur la valorisation ou la dévalorisation de l'environnement.

6. APPROCHE PSYCHOLOGIQUE DES RELATIONS A L'ESPACE PUBLIC

intervention de Pierre DOSDA au CERTU, le 23.10.97

6.1. Les interactions entre espace privé et espace public

6.1.1. Investissement psychique de l'espace.

Le psychologue tente de comprendre comment l'espace est utilisé dans la vie psychique et en quoi il participe à la détermination de la relation à l'espace.

Par exemple, je peux constater que, présent dans une salle, la place que j'occupe est significatrice de mon intention de communiquer. A l'inverse je peux me mettre de côté pour prendre du recul, fumer une cigarette, anticiper un départ. Je peux me déplacer dans l'espace physique pour aller d'un endroit à un autre, mais aussi pour me détendre, ruminer, décharger de l'énergie. Je peux même alors hâter le pas, et si ma vitesse de déplacement augmente cela peut être pour donner mission au corps de prendre en charge le psychique en déchargeant de l'énergie, du stress, de la colère.

J'ai pris le risque pour l'instant de considérer l'espace simplement comme de l'étendue, mais encore pas complètement, la limite d'une pièce, le coin, la frontière, le centre ce n'est plus seulement l'étendue de l'espace physique, c'est déjà de l'espace dont les caractéristiques concrètes de l'espace physique prennent sens.

Si je vais me détendre à la cafétéria de l'établissement, dans un jardin public, dans la cour intérieure du palais St Pierre, dans une église il me semble que l'effet ne sera pas exactement le même et je peux, un peu simplement, considérer que cela a un lien avec les caractéristiques physiques de l'espace concret mais aussi au sens que je donne au lieu choisi et à la manière dont les caractéristiques interfèrent avec le sens que je donne. Je peux considérer ces différents lieux comme équivalents par leur situation de « retrait » par rapport à l'activité, mais ces lieux peuvent aussi être différents par la présence d'autrui et une présence d'autrui qui peut être en consonance ou en dissonance avec mon état d'esprit mais aussi par les significations que prennent les aspects naturels, artistiques, religieux de ces lieux. Des arbres, des bancs, une statue, la nudité d'une statue (une femme, un jeune berger ! je fais référence au jardin du palais St Pierre), la lumière dans des vitraux vont être des messages qui par le sens que je leur donne contribuent ou non à ma détente dans cet espace concret.

Nous pouvons aussi trouver des investissements très particuliers comme celui évoqué par Perec et qui est lié, chez lui, au deuil précoce issu de l'holocauste :

" L'espace (suite et fin)

J'aimerais qu'il existe des lieux stables, immobiles, intangibles, intouchés et presque intouchables, immuables, enracinés ; des lieux qui seraient des références, des points de départ, des sources :

Mon pays natal, le berceau de ma famille, la maison où je serais né, l'arbre que j'aurais vu grandir (que mon père aurait planté le jour de ma naissance), le grenier de mon enfance empli de souvenirs intacts...

De tels lieux n'existent pas, et c'est parce qu'ils n'existent pas que l'espace devient question, cesse d'être évidence, cesse d'être incorporé, cesse d'être approprié. L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête.

Mes espaces sont fragiles : le temps va les user, va les détruire : rien ne ressemblera plus à ce qui était, mes souvenirs me trahiront, l'oubli s'infiltrera dans ma mémoire, je garderai sans les reconnaître quelques photos jaunies aux bords tout cassés. Il n'y aura plus écrit en lettres de porcelaine blanche

llées en arc de cercle sur la glace du petit café de la rue Coquillière : "Ici, on consulte le Bottin" *et* " Casse-croûte à toute heure". [18]

6.1.2. Les spécificités de la relation à l'espace intérieur et à l'espace extérieur, l'opposition dedans dehors.

Sans faire de retour sur la genèse de cette relation si ce n'est de manière allusive, on peut observer des choses simples qui sont des expériences partagées et des significations communes. La délimitation qui permet de séparer un dedans et un dehors est une expérience très directement liée à notre corps. Le sentiment que nous avons de nous différencier de ce qui nous entoure est lié à cette capacité de donner des contours, des limites entre ce qui est moi et «le reste » qui n'est pas moi, c'est à dire ce qui est hors de moi, extérieur à moi.

Bien sûr ce n'est pas si simple essentiellement parce que je suis en relation, et en relation de dépendance avec cet extérieur. J'échange avec lui, de l'air, de la nourriture, des messages sensoriels. Mais cette limite du corps est quand même la base radicale de mon identité individuelle, ce qui constitue mon altérité radicale avec les autres, même si c'est un peu plus compliqué.

L'intime, dit le petit Littré c'est : "Ce qui est le plus au-dedans et le plus essentiel ». Quand avec Hall [19]on va vouloir inventer une « proxémie », ce sera déjà pour définir des zones spatiales concentriques autour du corps, de relation à soi et aux autres dans l'espace, des distances et des significations liées à ces distances.

On admet aujourd'hui que l'on va donner à l'espace qui nous environne immédiatement du sens et en particulier du sens d'appropriation. Cela signifie de faire sien tel espace que cela soit pour un individu, un groupe restreint, mais également au sens large pour un peuple.

En tous lieux, l'espace que j'occupe avec mon corps et mes excroissances, et « je n'aime pas qu'on me monte sur les pieds » dit bien ce droit d'occuper l'espace avec son corps. C'est ainsi que l'on peut parfois «prendre trop de place» ou souhaiter «disparaître dans un trou de souris ».

L'investissement particulier du dedans et du dehors est lié à cette genèse dans la petite enfance.

L'espace concret **intérieur**, le dedans, renvoit d'avantage au corps propre, donc au registre de la toute puissance infantile, en appui sur le principe de plaisir. Ce mode de relation à l'espace sera d'avantage porteur de "signification **maternelle**" au sens ou c'est la fusion à la mère qui permettait dans la petite enfance que les besoins soient satisfaits souvent sans avoir même besoin de s'exprimer.

L'espace concret **extérieur**, le dehors, renvoie à la défusion d'avec la mère, donc à la prise en compte de l'extérieur dans sa réalité contraignante, en appui donc sur le "principe de réalité". Ce mode de relation est propice aux "significations **paternelles**" dans la mesure où le père par sa présence a imposé la défusion comme règle sociale, c'est en ce sens qu'il représente les contraintes du réel et de la loi sociale.

Il faudrait plus de temps pour expliquer cela en détail pour éviter de trop caricaturer une pensée très développée dans l'ouvrage de Palmade et alii (1970) qui propose ce schéma :

extérieur→ extériorité → affrontement de la réalité→ principe de réalité→ signification paternelle
intérieur → intériorité → déréalisation → principe de plaisir→ signification maternelle

[18] PEREC Georges, 1974. **Espèces d'espaces.** Editions Galilée, 127 p.

[19] HALL E., 1966. **La dimension cachée**, trad. Fr. , Seuil , 1971.

Ils nous indiquent qu'il s'agit d'une relation dialectique entre le dedans et le dehors, le logement et son environnement et non d'une séparation. Il y a solidarité de perception de manière majoritaire.[20] Ainsi 42 % de la population étudiée évalue de la même façon le logement intérieur et l'environnement extérieur, et plus globalement 80 % porte un jugement identique (ou distant d'un seul intervalle). Le jugement est globalement plus favorable au logement et la satisfaction d'un aspect entraîne l'autre.

La même idée est exprimée en conclusion de l'ouvrage de Bernard BARBE et Alain DUCLENT "Le vécu de l'architecture" [21]:

> *"La relation que les habitants entretiennent avec l'architecture ne dissocie pas l'aspect extérieur des bâtiments de leur environnement, des caractéristiques du logement, et même du coût de son acquisition.*

L'appréciation globale portée sur l'habitat fait ainsi intervenir de nombreux facteurs qui sont "pesés" les uns par rapport aux autres : l'urbanisme est lié à l'architecture, la présence d'équipements collectifs peut-être mise en balance avec la qualité des finitions pour l'établissement du jugement final sur le logement.

> *Cette continuité entre le logement, l'architecture extérieure, l'urbanisme où s'insère l'opération, le prix demandé, ne privilégie pas les aspects mis en avant chez les professionnels : l'esthétique du bâtiment fait moins l'objet de considérations de la part des personnes interrogées que la proximité des transports en commun ou des écoles ou le fait de pouvoir s'offrir une pièce de plus que ce qu'ils pensaient pouvoir s'acheter avec la somme dont ils disposaient."*

Signalons que l'étude est faite à partir de réalisations "prestigieuses" pour évaluer la sensibilité des habitants à "la qualité architecturale" : La Noiseraie à Marne la Vallée de CIRIANI, les arcades du Lac de BOFILL, 135, rue de Lourcq dans le 19ème arrondissement de Paris de LEVY-MAISONHAUTE, COUTINE.

6.1.3. Identification à l'espace, par l'espace.

La situation psychologiquement la plus banale consiste à investir une part de son narcissisme dans "sa" ville et à l'investir positivement dans une dimension affective. Cet investissement est en quelque sorte réciproque ; cette ville devient ma ville et je suis « de cette ville ». C'est donc un élément de définition identitaire et nous reverrons comment, à l'adolescence en particulier, ce lien identitaire peut être problématique.

Nous pouvons trouvé aussi une illustration de la construction de l'identité sociale et de sa prise de conscience à l'âge adulte dans le dernier roman publié d'Albert CAMUS, "Le premier homme",[22] dernier texte retrouvé dans sa sacoche lors de son décès le 4.01.1960, texte très autobiographique, certains noms dont le sien n'ayant pas été modifiés partout.

> *"Au lycée, au contraire, les professeurs étaient comme ces oncles entre lesquels on a le droit de choisir. En particulier, on pouvait ne pas les aimer, et il y avait ainsi certain professeur de physique extrêmement élégant dans sa mise autoritaire et grossier dans son langage, que ni Jacques ni Pierre ne purent jamais "encaisser", bien qu'à travers les années ils dussent le retrouver deux ou trois fois. Celui qui avait le plus de chance d'être aimé était le professeur de lettres, que les enfants voyaient plus souvent que les autres, et, en effet, Jacques et Pierre s'attachaient à lui dans presque toutes les classes, sans pouvoir*

---

[20] cela ramène aussi au concept de dissonance cognitive décrit p. 15 par Bruno VINCENT

[21] BARBE Bernard, DUCLENT Alain, 1986. **Le vécu de l'architecture.** Ministère de l'Equipement, Plan Construction. p 100, EAL 305 BAR

[22] CAMUS, (1960) 1994. **Le premier homme**, Gallimard, 331p

cependant s'appuyer sur lui puisqu'il ne connaissait rien d'eux et que, la classe terminée, il repartait vers une vie inconnue et eux aussi, repartant vers ce quartier lointain où il n'y avait aucune chance qu'un professeur de lycée s'installât, à tel point qu'ils ne rencontraient jamais personne, ni professeurs ni élèves, sur leur ligne de tramway - que des rouges - qui desservaient les bas quartiers (le C.F.R.A), les quartiers du haut, réputés élégants, étant desservis au contraire par une autre ligne aux voitures vertes, les T.A. Les T.A d'ailleurs arrivaient jusqu'au lycée, tandis que les C.F.R.A s'arrêtaient à la place du gouvernement (...)" p.203-204

Ce texte nous montre comment le jeune Camus prend conscience de sa place dans un système social et comment se construit son «identité sociale ». Il est un enfant d'un quartier pauvre qui va au lycée dans un quartier bourgeois. Il n'y a pas sa place, il lui faudra la conquérir, mais il risque d'être toujours «illégitime ».

Cette fonction de l'espace d'être agent de la construction de l'identité sociale est réaffirmée dans le rapport Louisy [23] (p. 14) sur l'espace public :

" L'élu local reconnaît volontiers que l'espace public est l'objet de toute une gamme d'enjeux : (...) un enjeu social et culturel, car nous savons tous que les espaces publics sont des lieux de rencontre et de frottement, où se développe la vie sociale, où se forgent les idées, où se reconnaissent les groupes sociaux. Ce sont des creusets d'échange et de cultures, mais aussi des espaces de cohésion et d'identité (...)"

Une ville "cadre physique" des principaux événements de ma vie individuelle et familiale participe de mon existence, elle devient "ma ville". La ville où je suis né, la ville de mon enfance ne peut être que bonne ou alors il faut que je rejette avec elle ma naissance, mon enfance, ma vie. On trouvera ce rejet chez des adolescents et dans l'exemple célèbre de Rimbaud qui rejette Charleville et ne rêve que d'ailleurs. Plus récemment, Lou Reed et John Cale chantent: (V.F approximative):

" Le seul intérêt d'une petite ville c'est qu'elle donne envie d'en partir, il est insupportable d'y rester."

Cette prise de distance peut se jouer dans le changement de ville, de région, de pays mais aussi dans la relation au centre ville. Mais ce qui nous importe ici, pour l'instant est de bien préciser l'enjeu identitaire, particulièrement mais pas seulement à l'adolescence.

En voici deux illustrations, l'une dans un roman anglais récent, l'autre dans une étude sur la «rue de la Ré(publique) », rue principale de Lyon.

« Du reste, en venant m'installer à Londres je m'étais donné plus de chances de plaire aux filles. Chez moi, la plupart des gens me connaissait, ou connaissait mes parents – ou connaissait quelqu'un qui me connaissait, ou connaissait mes parents – quand j'étais petit, et donc j'avais toujours l'impression pénible que mon enfance risquait d'être exposée au monde. Comment vouliez-vous emmener une fille boire un verre dans un pub interdit aux mineurs quand vous aviez encore un uniforme de scout au fond de votre placard ?

Comment une fille pouvait-elle avoir l'envie de vous embrasser si elle savait (ou connaissait quelqu'un qui savait) que quelques années plus tôt vous exigiez de votre mère qu'elle couse des écussons des Norfolk Broads et d'Exmoor sur votre anorak ? (...)

(...) Ca ne m'avait pris que six ans pour changer un gosse de dix ans en un ado de seize ; six ans, c'était peut-être trop court pour une transformation d'une telle ampleur. (...)

---

[23]LOUISY M.A (sous la direction de), 1988. **Espaces publics**. La documentation française.

Mais Charlie ne m'avait pas connu à dix ans et elle ne connaissait personne qui m'avait connu alors. Elle me connaissait seulement comme un jeune adulte. » [24]

Cet auteur anglais nous permet d'être un peu plus précis car nous voyons comment la crise d'identité de l'adolescence s'accompagne du refus d'être enfermé dans l'identité de l'enfance et dans les lieux de l'identité. Changer c'est alors changer de lieu.

A l'intérieur même d'une agglomération ce jeu identitaire va fonctionner entre le quartier et le centre ville et c'est un des intérêts de l'étude faite à Lyon par Pascal BAVOUX, [25] rue de la Ré :

"Le processus qui s'organise selon le cycle croissant des jeunes, se caractérise tout d'abord par une sorte de mythification du lieu avant de l'avoir fréquenté. Dans un second temps, le jeune pratique intensivement cette rue dans laquelle la simple présence lui suffit. Puis grandissant, il a besoin de progresser dans la pratique de la ville, au moment même où la présence des plus jeunes rue de la République le gêne. Il cherche alors d'autres espaces après avoir passé son "examen" d'adaptation au mode de vie urbain dans ce sas obligé qu'est la rue de la République et qui joue le rôle d'espace d'initiation à la pluralité sociale et culturelle du mode de vie urbain. " (p.119)

" (...) la prise de distance par rapport au quartier est à son maximum. Il y a chez ces jeunes une volonté d'anonymat et une stratégie d'identification à d'autres référents identitaires que ceux disponibles dans l'espace de résidence. " (p.123)

Ce qui nous intéresse ici tout particulièrement c'est bien que la constitution de l'identité dans sa dimension sociale se fait dans des lieux qui y participent et que, même si c'est source de débat, les changements identitaires prennent appui sur des changements de lieux, voire sont produits par des changements de lieu. Pour éviter un trop long débat, disons qu'il y a interaction.

Bien sûr le psychologue sera surtout sensible au fait que cette influence est produite par la fréquentation avec d'autres humains différents dans ces lieux. Mais il prendra également en compte la fréquentation de lieux différents, qui par leurs caractéristiques concrètes ajoutent ainsi de l'altérité.

La rue de la Ré à Lyon, par exemple, c'est aussi certaines formes architecturales, une densité commerciale, un standing qui en signifiant qu'il existe autre chose que le quartier, disent que l'on peut être différent de ce que l'on est dans le quartier.

Lorsque j'étais enfant on mettait les habits du dimanche pour aller "en ville" (le centre de la commune), mais on gardait les habits ordinaires pour le quartier et même l'école, le lycée, lui, (en ce temps là!) imposait la veste et la cravate et il était "en ville".

Mais allons quand même plus loin dans cette direction, sans aller jusqu'à la proposition de SANSOT :

"La ville nous concerne et nous parle à un double titre, archéologique et téléologique ; parce que nous procédons d'elle et parce que nous avons à la faire exister et à nous réaliser en elle. Elle se donne comme une origine et comme une fin (...). Nous devons dire : "Les hommes ont été exigés, voulus par la ville, par un certain rapport exact qui devait s'établir entre leurs attitudes, leurs goûts, leur langage et d'autre part ces murs,

---

[24] HORNBY Nick, 1995. **Haute fidélité**. Trad. Fr. 1997 Plon coll. feux croisés

[25] BAVOUX Pascal , rue de la Ré, **Les temps modernes, 545, 546 Dec. 91 janv. 92** BANLIEUES, relégation ou citoyenneté, 107-133.

ces trottoirs, ces cours, ces rues". Genèse et non point le jeu ordinaire des conditionnements ! ..." p 47[26]

HANNERZ (1983)[27] cite comme étant "Un des articles les plus célèbres de l'histoire des sciences sociales" le texte de Louis WIRTH "Le phénomène urbain comme mode de vie" (1938). WIRTH considère le « jeu ordinaire des conditionnements » en intégrant peut-être ce qui est de l'espace concret et du vécu dans l'idée de "mode de vie" :

> *"Signe typique, les citadins se rencontrent dans des rôles fortement segmentaires. Ils dépendent assurément de plus de monde que les ruraux pour satisfaire leurs besoins vitaux et sont ainsi associés à plus de groupes organisés, mais ils sont moins dépendants de personnes particulières, et leur dépendance vis à vis des autres est limitée à un aspect très parcellisé du système d'activité d'autrui. Voilà essentiellement ce que l'on entend quand on dit que la ville est caractérisée par des contacts secondaires plutôt que primaires. Les contacts en ville peuvent effectivement être de face à face, mais ils n'en sont pas moins superficiels, éphémères et segmentaires. La réserve, l'indifférence et l'attitude blasée que les citadins affichent dans leurs relations peuvent ainsi être considérées comme des dispositions d'immunisation contre les revendications personnelles et les attentes de la part des autres."*

Cette description est assez proche de celle de DURKHEIM et du concept d'anomie : le citadin en étant moins contrôlé par le groupe social perdrait ses normes et ses valeurs. Cette vision pour le moins négative n'est pas exempte d'idéologie. Une moindre pression sociale peut être aussi une formidable possibilité d'évolution et de responsabilisation des individus.

Nous retrouvons dans le roman de Patrick CHAMOISEAU «Texaco » cette même représentation de la transformation des humains par la ville :

> *chemin des Isles :*
> *"Sans le savoir, j'apprenais sur l'En-ville : cette solitude émiettée, ce repliement sur sa maison, ces chapes de silence sur les douleurs voisines, cette indifférence policée. Tout ce qui faisait les mornes (le coeur, les chairs, les touchers, la solidarité, les cancans, le mélange jaloux dans les affaires des autres) s'estompait en froidures au centre de l'En-ville."* [28] *p.282*

6.2. Les mécanismes d'appropriation de l'espace et les conflits d'appropriation .

Il nous faut distinguer :

- ce qui est du domaine psychique pur,
- ce qui se manifeste dans l'utilisation de l'espace,
- et ce qui met en jeu des éléments d'identité personnelle ou sociale.

Prenons une situation banale, une dame âgée qui a sa place habituelle sur un banc, qui peut-être même donne du pain aux pigeons ; elle est pleinement " à sa place " et peut même «faire partie du paysage ». Ceux qui la dérangent la font plus vieille, plus négativement vieille.

---

[26] SANSOT Pierre,1971. **Poétique de la ville,** ed. Klincksieck

[27] HANNERZ Ulf, 1980. **Explorer la ville, éléments d'anthropologie urbaine,** traduction et présentation par Isaac JOSEPH, les éditions de Minuit, 1983.

[28] CHAMOISEAU Patrick, 1992. TEXACO, Gallimard, 433p

Au parc de la Tête d'or,à Lyon, une jeune mère interpelle très fortement son mari

"Mais où on est ici ? On se fait « engueuler » par les coureurs, c'est pas un champ de courses (sic)".

Il peut paraître à première vue qu'il s'agit simplement d'un conflit d'usage, les joggeurs (un peut-être) gênés par un gamin « engueulent » sa mère, celle-ci le prend mal et se retourne contre son mari qui (peut-être) n'a pas été assez rapide à soutenir sa cause. Mais l'intensité de la réaction nous fait penser qu'il s'agit d'autre chose. Pour que le joggeur s'autorise à rouspéter il faut qu'il ait le sentiment d'une appropriation légitime. Si ce n'est pas le cas, son intervention n'a pas d'écho. La périphérie du parc est de fait l'espace des joggeurs et cette appropriation devient dans l'esprit du joggeur une appropriation "de droit" (renforcée par quelques panneaux du parcours de santé). Notre jeune femme, si elle s'est sentie confusément coupable, veut réaffirmer son bon droit, mais en s'étant fait "engueuler à cause et devant les enfants" c'est un peu de son identité de "bonne mère-bonne éducatrice" qui est contestée. Elle a peut-être entendu : "occupez vous un peu de vos gosses, mauvaise mère, apprenez-leur à vivre en société".

Nous voyons là que **le conflit d'appropriation dérape sur l'identité**. Un autre exemple que je trouve très frappant est cité par Azouz BEGAG [29] qui en s'intéressant aux problèmes de transport des immigrés rapporte le propos d'un adulte maghrébin :

"Je ne prends pas le métro parce que les jeunes me font honte."

Ils lui font honte parce qu'ils sont sans honte, sans vergogne, dévergondés. Il s'agit bien des jeunes maghrébins, un adulte maghrébin présent dans un lieu où des jeunes maghrébins se font "mal voir" se sent englobé dans cette disqualification parce qu'il est perçu comme étant "pareil" c'est à dire ici d'une même identité sociale, ethnique même s'il est aussi plus différent de ces jeunes que par exemple d'autres jeunes "hexagonaux" qui peuvent même être présents sans que les adultes hexagonaux se sentent disqualifiés. Et non seulement notre adulte est perçu comme pareil, mais il peut être perçu, ou se sentir perçu, comme responsable du décalage des jeunes.

6.3. Les intrusions et les conflits : d'usages, d'appropriation, d'identité

Un exemple lyonnais intéressant nous est fourni par le travail de Christophe Pornon sur la place des Terreaux. Cette place du centre-ville entre mairie et habitat populaire du quartier, les pentes de la Croix-Rousse. La municipalité a voulu la «reconquérir » en lui redonnant une esthétique emblématique avec l'intervention de Buren. Christophe Pornon a saisi l'opportunité d'observer et d'analyser l'usage de cette place pendant et après les transformations.

Le texte fait apparaitre les multi usages de la place et les conflits entre les divers occupants: enfants, jeunes, passants, piétons , vélos....

> *En mai "L'eau et le soleil, ensemble à portée de main, donnent à la place des allures de plage, et on se surprend à oublier que l'on est devant l'hôtel de ville. Ce qui ne plaît pas à tout le monde, comme à cette dame qui fuit devant "ceux-là", ces jeunes bruyants et mouillés."(p. 67)*
>
> *"Pour les enfants, l'espace est un terrain de jeux qui devient très vite leur territoire. Tout autre que l'un des joueurs, comme le couple assis sur les marches, est intégré au décor dans la mesure où il ne vient pas perturber le déroulement du jeu.*

[29] BEGAG Azouz, 1991. **La ville des autres**, Lyon, P.U.L 159 p.

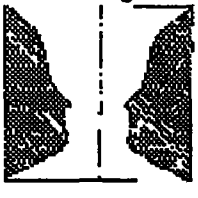
Tant qu'il y a un loup, les marches appartiennent aux enfants, et le couple s'en ira très vite, probablement gêné par les règles qui régissent l'espace à ce moment-là.
Sentiment d'intrusion. Mais, lorsque l'un des enfants s'en ira, le territoire perdra son équilibre, et se dissoudra tout à fait avec le départ du deuxième. Les quatre enfants ont apprivoisé l'espace libre, ils lui ont donné un sens, leur sens. Un sens éphémère et non pas pérenne. Ils ont joué avec l'espace public, ils l'ont inventé. Jouer, c'est aussi se donner un espace idéal." (p.74)

Mais aussi, les nouveaux usages liés à la réhabilitation, qui permet la reconquête des lieux par certaines populations :

"La nouveauté de l'espace le rend accessible, elle est l'occasion d'une reconquête d'un lieu dont se sentaient exclus ceux que Mme B. appelle "les gens comme moi». La réhabilitation restitue la place à cette dame en même temps qu'elle lui redonne de la valeur à ses yeux. La nouvelle image, l'intérêt public que l'on a porté à la place, ont modifié l'appréciation de l'endroit. Ils assurent désormais à certaines personnes qu'elles trouveront confort social et sécurité. Ce confort est une affaire de perception à la fois de l'espace et de ceux qui l'habitent. Il concerne en premier leur la visibilité. Il s'agit de se sentir bien, c'est-à-dire dans un milieu semblable à celui que l'on connaît. L'espace réhabilité est un espace neuf, le regard sur l'endroit a changé." [30] (p.77)
"Le mythe de l'espace public comme lieu de la sociabilité entre les individus est obsolète, et les aménageurs sont les premiers à le reconnaître.
En fait dans les politiques urbaines actuelles, l'espace public fonctionne davantage pour ce qu'il représente que comme lieu des relations sociales. Dans cette ville où la mobilité est devenue la principale caractéristique des comportements, la communication ne se fait plus par la fréquentation effective des personnes mais par le truchement de signes, de symboles. L'espace public est bien un lieu de médiation, mais non en tant que moyen ou vecteur du contact direct entre les individus. Il est le lieu de la médiation parce qu'il est porteur de signes et de valeurs." (p.143)

Si l'on emprunte à la psychologie de la forme son modèle du rapport figure-fond, on peut envisager que dans de nombreuses situations la présence de l'autre, des autres est recherchée, tolérée si elle peut constituer un fond, sur lequel mon activité fait figure. A l'inverse, lorsque l'autre s'impose comme «figure », au-delà de ce qui est recherché, il est «intrusif » et il faut donc s'en protéger .

le modèle « figure - fond », issue de la théorie de la gestalt montre que toute image , toute perception peut être à double sens. Si on considère le blanc sur fond noir, c'est un vase.



Sinon, noir, sur fond blanc, c'est un double profil.

On appelle « figure » ce qui se détache sur le « fond » mais le fond peut à son tour devenir figure

[30] PORNON Christophe, 1996. **Colonisation d'une place vide : les Terreaux.** Lyon, Aleas éditeur, coll Pour mémoire ENTPE ALEAS , 180 p.

Il en est de même pour la question du bruit, ce que l'on appellera un «bruit de fond » c'est celui qui ne s'impose pas comme figure.
Le bruit paisible de l'animation urbaine n'est pas gênant. Viennent à changer l'intensité, le rythme (un coup de frein, une sirène, des éclats de voix) et il y a intrusion. Il y aura d'autant plus intrusion qu'un bruit sera considéré comme un signe de non-respect des autres et alors l'intrusion peut devenir persécution : *«ils font du bruit pour m'embêter, me nuire, me rendre fou* ! ».

6.4. Les usages, les « mésusages », les non-usages de l'espace public

6.4.1. L'usage pour construire l'identité sociale.

Nous avons traité de l'usage de l'espace public dans la construction de l'identité sociale, voici, évoquée par BEGAG[31] une illustration d'incitation à sortir de l'espace familial, de la famille :

> *"Les vacances touchent à leur fin. Le quartier reprend vie après plusieurs semaines de sommeil. Ce fameux après-midi où j'ai commencé à me sentir moins seul, je n'ai pas voulu aller à la piscine avec mes frères, alors je suis resté à la maison pour regarder un feuilleton à la télévision, mais mes sœurs et ma mère n'ont pas arrêté de me dire : "Va dehors, va dehors, qu'est-ce que tu restes à nous emmerder dans nos jambes, va te chercher des copains, va dehors, va dehors !". Et quand elles ont décidé de faire sortir quelqu'un de la maison, elles y parviennent sans aucune difficulté. Moi comme les autres. En insultant tout ce beau monde en robe, je prends la porte sans destination précise et je la claque très fort derrière moi. »*

Si l'on veut simplement, dans notre registre, donner du sens à tout cela, nous envisagerons que l'essentiel du sens est dans la formule *«va te chercher des copains, va dehors »*. L'espace public est bien alors le lieu de la rencontre des semblables, pour être un garçon qui sait vivre avec les autres, en société.
Mais ce qui prime c'est bien d'en faire un membre de la communauté des enfants du quartier, et non seulement un membre de la famille. Ce qui suppose une représentation positive de l'extérieur et des autres humains que l'on y trouve et qui sont, éventuellement sous certaines réserves, «fréquentables », c'est à dire probablement suffisamment «semblables ».

6.4.2. Les identifications négatives.

Mais bien sûr l'espace public, extérieur, peut être l'objet d'une représentation négative qui va affecter la représentation de l'identité sociale des habitants. C'est en particulier ce que l'on peut voir dans le cas de la tour J.F Kennedy à Loos (Nord) analysé par G. Camu.

> *« Dans ce registre et par opposition à ces secteurs, les différents discours recueillis auprès des résidants actuels sur l'état et l'entretien des abords immédiats de la tour, y compris ceux du centre commercial situé à ses pieds, visent plutôt à classer ces derniers comme étant avant tout "le territoire des chiens", ce qui, on le comprendra aisément pose quelques désagréments aux piétons et surtout aux mères de familles lorsqu'elles promènent de jeunes enfants sur cette surface, une habitante interviewée l'exprimait ainsi :*
> *« j'ai un petit garçon. .. .. . mais lorsque je le sors. .. .. . je ne peux pas le laisser aller dans l'herbe ici. vous avez vu l'état avec tous ces animaux..... »*

[31] BEGAG Azouz, 1989. **Béni, ou le paradis privé**. Seuil.

On retrouvera plus loin les problèmes que soulèvent ces déjections animales à propos des circulations communes à l'intérieur de l'immeuble. Les habitants des premiers niveaux de la tour vivent également sur un registre très négatif la véritable pollution visuelle que constituent les nombreux détritus et objets de toutes sortes : papiers, marc de café, couches de bébés, bouteilles plastiques, bouteilles de verre nourriture etc..... qui viennent joncher journellement, et cela malgré un nettoyage régulier de la part des agents d'entretien, la périphérie immédiate du bâtiment[32].

Autre dimension de « disjonction » de la tour Kennedy liée pour partie à la première,[33] sa « disjonction sociale » par rapport aux autres bâtiments du quartier. Celle-ci est mal vécue par l'ensemble des résidants interviewés qui l'expriment dans des termes très forts, tels que :

Une retraitée,
« ... quand on dit à des amis.. qu'on habite la tour «Kennedy »... on dirait qu'on est à part des autres... »
ou un jeune couple,
« ... inviter ici... c'est pas évident... quelles images de nous y conservent... pourtant j'leur dis... regardez notre logement est propre... mais quand on prend les ascenseurs... hein... alors on invite très peu... on est bien seuls.... »
Chez nombre d'habitants de la tour et du quartier, la dichotomie des discours est frappante, d'un côté celui-ci est perçu comme PROPRE, CLAIR, SECURISANT et cela semble vrai, alors que l'autre, le bâtiment Kennedy » est lui décrit comme SALE, SOMBRE et INSECURE et destiné en quelque sorte à abriter des «citoyens de second rang ». »

Je ne peux m'abstenir de commenter ce qui peut-être irait sans dire mais ce que soulève la personne retraitée c'est bien, en paraphrasant : « nos amis nous identifient à la tour Kennedy et les aspects négatifs de la tour rejaillissent sur nous ». Mais plus encore, la formule «on dirait qu'on est à part des autres...» dit bien qu'en étant identifiés à l'environnement proche et à ses caractéristiques perçues négativement, cette personne se sent exclue du statut de semblable, à part, différente et donc renvoyée à une altérité ressentie comme radicale.
Le jeune couple nous en dit un peu plus en exprimant ce lien avec l'espace «regardez notre logement est propre » ce qui veut dire «nous sommes propres » mais les «autres » les identifient à leur environnement immédiat, ici précisément les ascenseurs.
Plusieurs lectures sont toujours possibles, celle qui me retient ici concerne l'*altérité*. L'espace commun et l'espace public ont pour fonction d'affirmer une identité commune, la formule : « la rue est à tout le monde » peut être entendue comme : « nous sommes tous pareils face à la rue, espace public ». Mais ici, l'environnement proche affirme une unité (fausse) des gens de la tour Kennedy et une différence (fausse) d'avec les gens du quartier ou de la ville proche. Bien sûr l'espace commun et l'environnement proche peuvent affirmer la différence de ce qui est différent mais ici ils affirment la différence du semblable.
Pour Marc AUGE (1992)[34] la question de l'autre définit l'anthropologie :

"(...) la recherche anthropologique traite au présent de la question de l'autre. La question de l'autre n'est pas un thème qu'elle rencontre à l'occasion ; il est son unique objet intellectuel, à partir duquel se laissent définir différents champs d'investigation. Elle en traite au présent, ce qui

---

[32] Rapport d'étude p. 21
[33] la première « disjonction » est urbanistique
[34] AUGE Marc, 1992. **NON-LIEUX. Introduction à une anthropologie de la surmodernité,** Paris, Editions du seuil, 156 p. BEAL 159.937.52 AUG

suffit à la distinguer de l'histoire. Et elle en traite simultanément en plusieurs sens, ce qui la distingue des autres sciences sociales.
Elle traite de tous les autres : l'autre exotique qui se définit par rapport à un «nous » supposé identique (nous Français, Européens, Occidentaux) ; l'autre des autres, l'autre ethnique ou culturel, qui se définit par rapport à un ensemble d'autres supposés identiques, un «ils » le plus souvent résumé par un nom d'ethnie ; l'autre social : l'autre de l'intérieur par référence auquel s'institue un système de différences qui commence par la division des sexes mais qui définit aussi, en termes familiaux, politiques, économiques, les places respectives des uns et des autres (...) ; l'autre intime, enfin, qui ne se confond pas avec le précédent (...) et dont la représentation universelle répond au fait que l'individualité absolue est impensable : l'hérédité, l'héritage, la filiation, la ressemblance, l'influence sont autant de catégories à travers lesquelles peut s'appréhender une altérité complémentaire et, plus encore, constitutive de toute individualité."

Ce qui retient l'attention ici, c'est la présence dans l'espace commun d'une altérité, une différence perçue radicalement. Partager un espace avec d'autres humains dans lesquels on ne se reconnaît pas, et qui pourtant contribuent à vous définir, ici négativement, pose un très sérieux problème. Il y a un vrai dysfonctionnement.

Pour être dans la comparaison, on peut tout simplement penser à ce que disent parfois les personnes âgées d'une maison de retraite : « Comment veux-tu que je m'y retrouve, il n'y a que des vieux ». C'est bien le refus de se laisser définir par l'espace partagé, l'espace commun.

Un autre exemple paraît intéressant. C'est la première phrase d'un livre de Marc AUGÉ ? Un ethnologue dans le métro[35] :

« Le premier soldat allemand que j'aie souvenir d'avoir vu, c'est à Maubert-Mutualité, en quarante, au retour de l'exode. »

Il s'agit de la première phrase du livre, sur le style : «longtemps je me suis couché de bonne heure ».

Ce qui est intéressant ici, même si ce n'est pas exceptionnel, c'est de montrer que l'espace du métro, espace public, est le lieu de la rencontre avec l'altérité radicale, l'ennemi. Cet ennemi, si je reste à l'intérieur, au domicile, je peux ne pas le voir, l'ignorer. Sortir c'est s'exposer à le rencontrer. Mais en même temps cet ennemi, il est peut-être un peu «pareil » en ce sens qu'il est «utilisateur du métro ».

Nous sommes bien dans la question de la relation à l'espace public mais en quoi suis-je encore en lien avec les poubelles jetées de la tour Kennedy ?

L'analyse fine et prudente faite par G. Camu évoque plusieurs pistes et envisage volontiers qu'il n'y ait pas une explication unique et simple mais de nombreux facteurs.

Sont ainsi abordés : les tourbillons de vent, la manière d'agir de quelques-uns.

«...qui symboliquement est à assimiler à une autodestruction de l'image de son lieu de vie, et qui constitue très probablement l'expression visible d'une demande de reconnaissance, d'un besoin de différentiation, d'un désir de pouvoir s'échapper d'un environnement vécu comme inappropriable et mortifère »,

D'autres facteurs sont également abordés : le désir de se faire prendre, la façade arrière mauvais côté desservie par un cul-de-sac et ayant vue sur une friche industrielle et une unité de traitement de gravats qui entraîne bruits et poussières.

---

[35] AUGÉ Marc, 1986. **Un ethnologue dans le métro**. Coll. Textes du XX e siècle, Hachette, 121 p.

Je me suis demandé s'il n'y avait pas un dénominateur commun à ces différents facteurs qui semblent tous recevables.
Il me semble aussi que l'on peut hiérarchiser des facteurs, certains pouvant être incitateurs, déclenchants, d'autres déterminants.
Par exemple la présence d'un centre de traitement de gravats peut, comme la première peau d'orange jetée, lever les inhibitions à salir. De même, tout ce qui renvoie une image négative du lieu et de ses habitants peut provoquer cette autodestruction, sur le registre de l'identification à l'agresseur «vous me dites sale donc je me montre sale », façade arrière etc.
Je me demande cependant si ce qui est difficile à penser ce ne serait pas justement une altérité radicale qui consisterait en un déficit d'intégration des règles sociales. Dans un langage psychosocial, on peut évoquer un échec de socialisation par non-intégration des valeurs du groupe.
Le jeune couple déjà cité, exprime bien qu'il comprend qu'ils sont perçus en identification à leur espace extérieur proche, et qu'ils veulent marquer la différence, mais ne peuvent ignorer cet environnement.
A l'inverse on va trouver des personnes pour lesquelles ce lien n'existe pas, ou n'existe pas en certaines circonstances. Un souvenir de vacances m'a permis d'observer des familles portugaises qui sur des aires de pique-nique étalent la nappe, dressent la table jusqu'au bouquet de fleurs et partent en laissant tous les détritus. Pourtant ce sont des personnes qui chez elles ne semblent pas supporter la moindre négligence concernant la propreté. Ça veut probablement dire qu'elles ne se considèrent pas comme en lien avec cet espace au-delà de l'usage immédiat.
Des gitans vivent eux dans la «cohabitation » avec leurs détritus, ils ne sont pas impliqués dans l'image d'eux-mêmes sur ce registre.
Il semble donc y avoir des personnes pour lesquelles il n'y a pas d'investissement personnel de l'espace extérieur proche et qui jettent les ordures tout simplement pour s'en débarrasser. La règle sociale n'étant pas intégrée il n'y a pas de sentiment de transgression. Dès lors toute intervention qui serait efficace normalement, pression du groupe, réprobation etc. ne produit aucun effet, on est en décalage.
Prenons une comparaison avec ce que dit AUGE sur la fraude dans le métro :

> *« Abstraction faite des raisons strictement financières ou de circonstances qui peuvent expliquer telle ou telle triche particulière, l'explication d'ensemble est sans doute à chercher soit du côté d'une absence de civisme dont les causes et les expressions sont multiples (mais l'absence de civisme est elle-même un signe plus qu'une cause) soit – et l'explication serait alors plus inquiétante – du côté d'une certaine arrogance du corps, l'aptitude à sauter le portillon étant vécue comme sa propre légitimation, comme fondant à elle seule le droit de mépriser le contrat social ; mais il n'est pas exclu que cette médiocre performance participe dans bien des cas de l'illusion qu'ont les faibles de n'avoir pas besoin des autres parce qu'en fait ils en dépendent absolument. Là encore, la pratique du métro serait l'expression d'un certain état de société appréhendé dans l'une de ses dimensions particulières. »(p. 81)*

Il s'agit de comprendre un déficit d'intégration des règles sociales, élément essentiel de l'appartenance à une culture, appartenance qui passe par l'enculturation, et donc l'éducation lorsqu'il s'agit d'enfants.

Prenons appui sur HERSKOVITS [36] pour préciser ces concepts :

« La notion d'enculturation permet de jeter un pont entre le concept de culture considérée comme une «chose en soi » et celui de culture défini en tant que la somme du comportement des individus par qui elle se manifeste. Dans ce processus, l'individu apprend les formes de comportement admises par son groupe. Généralement, cette assimilation est si parfaite que les pensées, le système de valeurs, les actes d'un individu sont rarement en contradiction avec ceux des autres membres de son groupe. » (p.32)

« Au cours du processus d'enculturation l'individu tend à adopter le type de personnalité considéré comme désirable par l'ensemble de son groupe. On n'y parvient jamais complètement. (...) Mais en gros le pli est suffisamment marqué pour que les membres d'une société nous apparaissent comme différents de ceux d'une autre, dans la mesure même où les cultures varient. » (p.33)

Conclusion de l'intervention

A l'époque où la question posée était «est-ce que la ville rend fou ?», les psychiatres cherchaient à comprendre comment l'espace concret pouvait influer sur la vie psychique. L'influence pathogène étant une conséquence extrême de l'influence, on peut reprendre ici, en conclusion, une formule d'un des pionniers de ces questions, le Dr Sivadon :

« La relation s'établit ici non plus seulement par le truchement de schèmes perceptivo-moteurs mais par celui des représentations relationnelles. Il ne s'agit plus de signaux déclenchant un mouvement, si complexe soit-il, il s'agit d'images mentales chargées de significations orientant la conduite. » [37]

Si l'espace concret influence le fonctionnement psychique des humains, c'est par l'intermédiaire du SENS que celui-ci prend et que ceux-ci lui donnent, et non par un effet mécanique de conditionnement.

C'est pour cela qu'il est important de chercher à comprendre ce SENS, tout en sachant que la compréhension ne nous fournira que partiellement les réponses en terme d'aménagement de l'espace concret.

---

[36] HERSKOVITS M.J., **Les bases de l'anthropologie culturelle**, trad. française. de «man an his works » Bibliothèque scientifique puis «petite bibliothèque Payot » N° 106.

[37] SIVADON IN : Les maladies de la vie urbaine, Masson

7. BILAN d'étape de l'atelier

Les objectifs initiaux : prospective, échange, et opérationnalité semblent avoir été largement atteints au cours des journées. Le sujet, novateur pour beaucoup de participants, a suscité de nombreux débats.
L'objectif «opérationnalité» l'a été de manière indirecte puisque les débats ont servi a alimenter la réflexion sur certaines actions en cours : appropriation des espaces, pratiques dans les nouvelles centralités, concertation.

- la construction d'une culture commune

Le point fort à noter en terme de bilan, est que ce lieu d'échanges a permis de débattre et d'acquérir un début de **culture commune** entre les différents participants, d'origines diverses, autour de la notion « d'aménagement d'espace public ».
Une culture commune, sur la lecture que chacun fait de l'espace, sur son approche mais aussi sur l'emploi de termes dont on partage la définition : d'où la clarification nécessaire d'un certain nombre de termes couramment utilisés en les définissant de façon précise : perception, représentation, projection, le réel, l'imaginaire, le symbolique .....
Le nombre croissant de participants laisse à penser qu'une demande existe sur une telle approche qui permet d'aborder les fondements des missions de chacun, quelque soit notre formation, notre rôle, notre métier.
L'existence d'un débat sur une approche différente des lieux nous interpelle également par rapport à notre façon d'apporter une réponse opérationnelle : la réponse technique et fonctionnelle est-elle la plus pertinente ? sinon, quelle approche privilégier ? comment lire l'espace autrement ? quels outils employer ? comment ? avec quelle aide ?

- une rencontre entre chercheurs et acteurs de terrain

Notre approche, à partir de la psychologie de l'espace, a permis également de réunir deux mondes : celui des chercheurs et celui des opérationnels de terrain. Cette rencontre peut être bénéfique pour chacun en donnant la possibilité :

- d'identifier et d'avoir une meilleure connaissance des terrains d'actions de chacun,
- de mettre en évidence des thématiques de recherche qui semblent émerger du terrain, et qu'ils conviendraient d'approfondir,
- mais également des recherches existantes sur lesquelles les acteurs de terrain pourraient s'appuyer dans leurs pratiques quotidiennes.

- l'avenir de l'atelier

D'autres journées ont eu lieu depuis, autour du thème « créativité et aménagement d'espaces publics ». En 1999, l'atelier se démultiplie grâce à l'ouverture d'un nouvel atelier qui s'intitulera « vivre en ville ».

- L'atelier « perception de l'espace public » poursuit ses objectifs de débat et d'échanges autour de méthodes et de pratiques innovantes, complémentaires aux approches techniques classiques, dans le domaine de lecture de l'espace, en s'appuyant sur les outils issus des sciences sociales : psychologie de l'espace, sociologie, anthropologie...
- L'atelier « vivre en ville » a pour objectif de s'intéresser à quelques phénomènes urbains émergents, aussi divers soient-ils, qui donnent lieu actuellement à débat. C'est ainsi que des sujets comme la densité urbaine, les modes de vies dans le péri-urbain, les centralités périphériques, ou l'enfant dans la ville, pourront être abordés.

8. BIBLIOGRAPHIE

ANZIEU D., MARTIN J.Y., 1971.
La dynamique des groupes restreints. P.U.F, 293p

BARBE B., DUCLENT A.,1986
Le vécu de l'architecture. Min. de l'Equip. du logt,
Plan construction et habitat. EAL 305 BAR

BARTHES R.
Séminiologie et urbanisme, Architecture d'Aujourd'hui, N° 153 « La ville », 1971, 11-13

BARTHES Roland, 1964.
Elément de séminiologie. Communications 4, 1964, 91-144,

BATTEGAY A., BOUBEKER A., 1992.
Des Minguettes à Vaulx en Velin in : Les Temps Modernes, 545-546 Dec 91 janvier 92
Banlieues, relégation ou citoyenneté.

BAUM A., SINGER J.E.
Stress and the environnement.
The journal of social issues, n°37, pp 4-35, 1981.

BEGAG Azouz, 1989.
Beni ou le paradis privé.
Seuil

BEGAG A., DELORME C.
Quartiers sensibles
Seuil, Point, Paris, 1994.

BOUDON P., 1973.
Sur l'espace architectural. Dunod

BOURDIEU P., 1967.
Le métier de sociologie, Mouton-Bordas.

BUGARD P.
Stress, fatigue et dépression : l'homme et les agressions de la vie
Tomes I et II. Edition Dorin, Paris, 1984

BUTTENWIESSER I. ET COLL
La recherche publique en Europe sur le thème confort, santé et environnement.
CSTB, 271 pages. Paris, France, 1993.

CHAUCHAT H.
l'enquête sociologique.
PUF, Paris, 1985

CHOAY Françoise, 1980.
La règle et le modèle. Sur la théorie de l'architecture et de l'urbanisme. Seuil, 377p

COLLECTIF
Colloque national d'écologie urbaine.
Actes, Lyon, 1995

CREDOC
Perception du cadre de vie et attitudes sur l'environnement.
Vague automne 1989. Collection des rapports Crédoc. Paris, 1990

DOBRE M.
L'opinion publique et l'environnement
I.F.E.N., Orléans, 1995.

DOWNS R.S., STEA D.
Maps in minds, New York, Harper and Row

DUCHAC R., 1963.
Sociologie et psychologie, P.U.F, coll. Initiation philosophique,

DUVERGER M., 1964.
Méthodes des sciences sociales, P.U.F coll. « Thémis », 501p

ECO U., 1972.
La structure absente, tr. fr. 1984 Mercure de France.

FISCHER J.
Psychosociologie de l'espace
PUF, Que sais-je, 1965

FRAISSE P., 1963.
Manuel pratique de psychologie expérimentale, P.U.F.

FRANCES R., 1969
La perception. P.U.F coll. « Que-sais-je ? » E.A.L. : 159.937 FRA

FREUD S., 1916.
Introduction à la psychanalyse, tr. fr. 1962, petite bibliothèque Payot,

GHIGLIONE R., MATALON B., 1978.
Les enquêtes sociologiques, théorie et pratique, Armand Colin, 301p

GOLDBLUM C.
Métropoles de l'asie du Sud-Est. Stratégies urbaines et politique du logement.
Edition l'Harmattan, 1987, Paris

HALL E., 1971.
La dimension cachée, tr. fr. Le seuil.

HANNERZ Ulf, 1980.
Explorer la ville, éléments d'anthropologie urbaine, traduction et présentation par Issac JOSEPH, les éditions de minuit, 1983.

IFEN
L'environnement en France.
Institut Français de l'Environnement, Dunod. Paris 1994.

I.R.E.P.
Médias et Recherche
Institut de recherches et d'études publicitaires, éditeur, Paris, 1988.

JALOUZI Adil, 1992.
Les années banlieues, Seuil, coll : « l'histoire immédiate », 204p

JODELET D.
Représentations sociales, phénomènes, concepts et théorie.
Chapitre 13 in « La psychologie sociale » Paris, 1984.

KLINEBERG O., 1954
Psychologie sociale, tr. fr. 1963, tome I,

LABORIT H., 1971.
L'homme et la ville, Flammarion, coll. Champs.

LAUFER ROBERT, 1976.
Les intrusions de l'intimité. L'environnement, le contexte interpersonnel et les réactions aux intrusions IN : « Appropriation de l'espace », éditeur P. Korosec-serfaty.

LEVY-LEBOYER C.
Psychologie et environnement.
P.U.F., Paris, 1980.

LEVY-LEBOYER C. 1984
Etude psychologique du cadre de vie. P.U.F, E.A.L : 159:305 LEV

LEVY-STRAUSS C., 1955.
Tristres tropiques, Plon

LEVY-STRAUSS C., 1983.
Le regard éloigné, Plon. (Ch IX, les leçons de la linguistique)

LINQUIER N.
Les Français, l'état et l'environnement
L'observatoire de l'environnement Janvier 1995.

LYNCH K.
L'image de la cité
Collection aspect de l'urbanisme. Dunod, Bordas, Paris, 1976.

MOCH A.
Aspects cognitifs des stress de l'environnement.
Le travail humain, tome 47, n°2, pp 164-181, Paris, 1984.

MOLES A.
Psychologie de l'espace.
Casterman, Tournais, 1978.

MOSER G.
Les stress urbains.
Armand Collin, Paris, 1992.

PALMADE J., LUGASSY F., COUCHARD F., 1970.
La dialectique du logement et de son environnement. Ministère de l'Equipement et du logement, Publications de Recherche Urbaine. E.A.L : 305.PAL

PAUL-LEVY F., SEGAUD M.
Anthropologie de l'espace
Centre G. Pompidou, C.R.I., Paris, 1983;

PETONNET Colette, 1985.
On est tous dans le brouillard. Ethnologie des banlieues, , Ed . Galilée, 331p
Psychiatrie politique, l'affaire de heidelberg (s.p.k), coll textes à l'appui/psychiatrie ed. François Maspéro, 1972, 128p
PETONNET C., 1982.
Espaces habités. Galilée. E.A.L : 535.6 PET

REGNIER F.
Santé et qualité de vie : l'évaluer, c'est aussi évoluer.
Pratiques psychologiques, Vol 2, Paris, 1995.

RIMBERT S., 1973
Les paysages urbains, Armand Colin.

SIVADON IN
Les maladie de la vie urbaine, Masson

VALLET M.
La présentation des projets routiers et l'attitude des populations.
IRT-CERNE, 1980.

WIRTH Louis, 1928.
Le Ghetto, trad. fr. 1980 Presses Universitaires de Grenoble.

Organisme commanditaire :

CERTU : Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques

9, rue Juliette Récamier 69006 Lyon Tel : 04.72.74.58.18 Fax : 04.72.74.59.10

Titre :

Une autre lecture de l'espace public : les apports de la psychologie de l'espace

Sous-titre :

interventions réalisées sur ce thème lors de l'atelier « perception de l'espace »

Langue : Français

Organisme auteur	**Rédacteurs ou coordonateurs**	**Date d'achèvement**
CERTU - département URBANISME	Lucie TORTEL	décembre 1998

Remarques préliminaires :

Le CERTU a engagé depuis 1996 une démarche de lecture de l'espace complémentaire aux approches techniques classiques qui s'appuie sur les sciences humaines et sociales et en particulier sur la psychologie de l'espace, également nommée psychologie de l'environnement. Dans ce cadre est née l'idée d'un lieu d'échanges et de débats qui a débouché sur la mise en place d'un **atelier « perception de l'espace »** début 97.

Résumé :

Ce document reprend les différentes interventions qui ont eu lieu au cours de l'atelier et qui ont permis à différents spécialistes d'intervenir sur le thème de la psychologie de l'espace et de ses applications. C'est ainsi que :

- Bruno VINCENT en a dressé le cadre théorique et conceptuel, puis balayé différents domaines d'applications,
- Pierre DOSDA est intervenu sur la genèse de nos relations à l'espace public avec une approche plus psychanalytique,
- GN FISCHER a démontré l'utilité d'une méthode issue de la psychologie de l'espace : les cartes mentales

Mots clés :

psychologie, espace, environnement, perception, approche sensible

Diffusion :

tous les participants de l'atelier « perception » et « vivre en ville »

48 pages	**Prix :** 40 F	**Confidentialité :** Non	**Bibliographie** : voir document

© Ministère de l'Équipement, des Transports et du Logement
Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques

Toute reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement du CERTU est illicite (loi du 11 mars 1957). Cette reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Reprographie : CETE de Lyon ✆ 04 72 14 30 30
Achevé de reprographié : mars 1999
Dépôt légal: 1er trimestre 1999
ISSN: 1263-2570
ISRN Certu RE 99-12

CERTU
9, rue Juliette-Récamier
69456 Lyon Cedex 06
✆ 04 72 74 59 59
Internet http://www.certu.fr

Une autre lecture de l'espace public : les apports de la psychologie de l'espace

Service technique placé sous l'autorité du ministre chargé de l'Équipement, des Transports et du Logement, le CERTU (Centre d'études sur les réseaux, les transports, l'urbanisme et les constructions publiques) a pour mission de contribuer au développement des connaissances et des savoir-faire et à leur diffusion dans tous les domaines liés aux questions urbaines. Partenaire des collectivités locales et des professionnels publics et privés, il est le lieu de référence où se développent les professionnalismes au service de la cité.

Certu

Aménagement et urbanisme

Aménagement et exploitation de la voirie

Transport et mobilité

Constructions publiques

Environnement

Technologies et systèmes d'information

ISSN 1263-2570
ISRN Certu RE 99-12
Prix : 40 F – 6,10 €